LA GOUVERNANTE,

COMÉDIE NOUVELLE,

En cinq Actes en Vers.

Par M. NIVELLE *de* LA CHAUSSÉE, *de l'Académie Françoise.*

Représentée pour la prémière fois sur le Théatre de la Comédie Françoise, le 18 Janvier 1747.



A LA HAYE.

M. DCC. XLVII.

ACTEURS.

LE PRE'SIDENT DE SAINVILLE. . . . . *M. Sarazin.*

SAINVILLE, fils du Préſident, *M. grandval.*

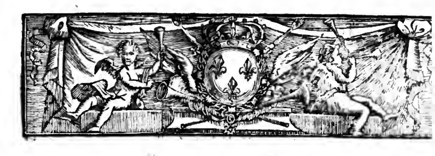
UNE BARONNE, parente du Préſident. . . . .*Mlle Dumenil.*

ANGE'LIQUE. . . . . . . *Mlle Grandval.*
UNE GOUVERNANTE. . . *Mlle. Gauſſin.*

JULIETTE, ſuivante. . . *Mlle. Dangeville*

UN LAQUAIS. . . . . *M. Poiſſon.*

La ſcêne eſt dans une Maiſon commune au Préſident & à la Baronne.



LA GOUVERNANTE, *COMEDIE.*

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

ANGE'LIQUE, JULIETTE.

JULIETTE, *suit Angélique qui rêve.*

ANGE'LIQUE, est-ce tout ? Faites-vous violence :
Je voudrois bien savoir à quoi sert le silence ;
Il ne guérit de rien, au contraire, il aigrit
Les maux, & les tourmens du cœur & de l'esprit.
Se taire, est n'être plus qu'une ombre qui s'ennuie ;
Le babil est le charme, & l'ame de la vie...
Vous ne répondez rien ! Quel est donc votre but,
Et votre idée ?

ANGE'LIQUE.

Hélas !

JULIETTE.

Uu ſoupir ! Beau début ?
Après, continuez.

ANGE'LIQUE.

Je n'ai plus rien à dire.

JULIETTE.

On n'a que trop de quoi parler quand on ſoupire.
Où ſont donc ces tranſports, cette vivacité ?
Nos entretiens faiſoient votre félicité ;
Vous ne pouviez finir lorſque je me rappelle....

ANGE'LIQUE.

Je ne te parlois pas alors d'un infidele.

JULIETTE.

Doit-on, lorſque l'on perd le cœur d'un inconſtant,
Perdre auſſi la parole ? Allons, il faut d'autant
Soulager ſon dépit, rien n'eſt plus ſalutaire.

ANGE'LIQUE.

Où parle la raiſon, le depit doit ſe taire.

JULIETTE.

Et la raiſon vous parle, à vous, Angélique ?

ANGE'LIQUE.

Oui.

JULIETTE.

Ah ! le bel entretien ; ma foi, gare l'ennui ;
Mais il eſt tout venu.

ANGE'LIQUE.

Non, ce guide propice
A porté la lumiere au fond du précipice
Où j'aurois eſſuyé le plus grand des malheurs.

JULIETTE.

Bon, bon ! L'amour bien-tôt le comblera de fleurs

ANGÉLIQUE.

Non, je n'ai plus en lui la moindre confiance.
Où m'alloit entraîner mon peu d'expérience !

Eh ! comment pouvons-nous ne nous pas égarer ?
Comment fuir les dangers qu'on nous laiſſe ignorer ?
A qui notre jeuneſſe eſt-elle confiée ?
Hélas pour l'ordinaire elle eſt ſacrifiée.
Quel eſt le ſort du ſexe ? Ah ! Juliette, il s'enſuit
Qu'on croit qu'il ne vaut pas la peine d'être inſtruit.

JULIETTE.

Ah ! diantre, vous voila tout-à-fait ſurprenante,
Ce beau chef-d'œuvre vient de notre Gouvernante ;
Depuis ſix ou ſept mois qu'elle a trouvé moyen
De s'impatroniſer, je n'y connois plus rien ;
La Baronne elle-même en a fait ſon amie,
Et ne fait que vanter ſa rare prud'homie :
Nous étions, vous & moi, bien mieux auparavant.

ANGÉLIQUE.

Je voudrois l'avoir eue en ſortant du Couvent :
Oui, Juliette, ce ſont quatre ans que je regrette.

JULIETTE.

Oui, votre tante a fait une fort belle emplette...
Cette femme n'entend qu'à donner des vapeurs ;
Mais, parlons de Sainville, eſperez que vos cœurs
Seront bien-tôt remis en bonne intelligence ;
Je ſai que de ſa part un peu de négligence.

ANGÉLIQUE.

Tu nommes négligence un total abandon ?
L'excuſe n'a plus lieu non plus que le pardon.

JULIETTE.

Si Sainville a quitté ſa retraite profonde
Pour aller ſe fourrer dans le tracas du monde,
C'eſt malgré lui ; pour moi, j'ai tout lieu de douter
Qu'il puiſſe encor long-temps s'y plaire & le gouter ;
Il n'a fait qu'obéir, & par force, à ſon pere ;
Son eſprit, ſon humeur, ſon goût, ſon caractere,
Feront qu'il y ſera tout-à-fait étranger :
Il eſt trop Philoſophe.

ANGE'LIQUE.

Ils l'auront fait changer,

JULIETTE.

Non, il eſt trop bien-né, c'eſt ſur quoi je me fonde;
Quel triomphe pour vous! quand, dégouté du monde...

ANGE'LIQUE.

Qu'il y reſte, & s'y faſſe un deſtin éclatant;
Quant à moi, je médite un projet important.

JULIETTE.

Vous voulez tout-à-fait renoncer à Sainville?

ANGE'LIQUE.

Je voudrois être encore à mon premier aſyle.

JULIETTE.

Eh! pourquoi faire? au lieu de bénir chaque jour
La main qui vous a fait ſortir de ce ſéjour,
Où les infortunés de qui vous êtes née,
Dès vos p us jeunes ans vous ont abandonnée,
Vous ſongez à rentrer dans le ſein de l'ennui?

ANGE'LIQUE.

Le monde n'a plus de quoi me plaire.

JULIETTE.

Aujourd'hui:

Mais demain il pourra vous plaire davange;
Le dépit prend toujours le parti le moins ſage:
Demeurez, les abſens ſont bien-tôt oubliés.
La Baronne vous fait mille & mille amitiés;
Elle a pour vous les yeux de la plus tendre mere,
C'eſt une tante enfin comme il ne s'en voit guere;
Mais ſi vous ne reſtez ſous ſes yeux, j'ai bien peur
Qu'un autre ne parvienne à vous ôter ſon cœur,
Et qu'avec un époux, elle ne s'en conſole.
La veuve la plus ſage eſt toujours aſſez folle
Pour ſe remarier; cela ſe voit ſouvent:
Il ne ſera plus temps de ſortir du Couvent;
Il y faudra gémir, enrager comme une autre,
Et pleurer à la fois ſa folie & la votre:
Je vous en avertis, craignez cet incident;

Mais la voici qui vient avec le Président.
Sortons.

(Elle entraîne Angélique.)

SCENE II.

LE PRESIDENT, LA BARONNE.

LE PRESIDENT.

VOus n'avez fait aucune découverte.
Ah ! Ciel, n'aurois-je plus qu'à gémir de leur perte ?
Faudra-t-il que j'emporte avec moi la douleur
De n'avoir jamais pû réparer un malheur,
Dont en quelque façon je suis presque coupable ?

LA BARONNE.

Mais vous ne l'êtes point ; est-ce qu'on est comptable
Des jugemens qu'on croit rendre avec équité ?
Quoi, ne peut-on jamais cacher la vérité ?
Tant de gens sont payés pour conspirer contr'elle,
Pour lui tendre toujours une embûche cruelle,
Quel juge est à l'abri d'un semblable malheur ?

LE PRESIDENT.

Et voilà justement ce qui fit mon erreur,
Et l'Arret dont je fus l'organe trop funeste :
Mais se peut-il qu'enfin nul espoir ne vous reste,
Et qu'en dix ou douze ans à peine révolus,
Des gens d'un si grand nom ne se retrouvent plus ?

LA BARONNE.

Eh, croyez-moi, Monsieur, quand on est misérable,
C'est un fardeau de plus qu'un nom considérable ;
Ils en ont pû changer : peut-être, que la mort,
Au sein de l'indigence aura fini leur sort.

LE PRE'SIDENT.

Mais le défunt avoit une femme, une fille,
Il doit être resté quelqu'un de leur famille.

LA BARONNE.

J'ai bien quelques soupçons, mais ils sont si legers,
Ils sont si dépourvûs....

LE PRE'SIDENT.

Qu'importe ils me sont chers;
Ne les négligez pas, redoublez votre zéle,
Vous n'aurez jamais eu d'occasion plus belle
D'obliger un parent que vous-même avez mis
Depuis long-temps au rang de vos plus vrais amis.

LA BARONNE.

Croyez que c'est à quoi mon zéle s'interesse.

LE PRE'SIDENT.

Je vois d'un pas rapide arriver la vieillesse;
J'aurois bien-tôt fini le cours qui m'est prescrit:
Que je serois content & de cœur, & d'esprit,
Si je pouvois, avant le terme qui s'approche,
N'être plus accablé d'un si cruel reproche!
Ce seroit mon plus cher & mon plus grand bonheur;
En tout cas, j'ai mon fils, il est homme d'honneur,
Et capable, entre nous, j'ai tout lieu de le croire,
De faire une action qui le couvrant de gloire,
Eternise après moi le sang dont il est né,
Et me donne en mourant un repos fortuné:
Oui, j'en joui d'avance, & mon ame est tranquille;
Il pourroit cependant arriver que Sainville,
Répandu, dissipé comme il l'est à présent,
Eût alteré ses mœurs.

LA BARONNE.

L'exemple est séduisant;
Mais...

LE PRE'SIDENT.

D'un autre côté, c'est sur quoi je me fonde,
Sainville a grand besoin de l'école du monde.

Phi-

Philoſophe un peu jeune, & même trop ardent,
Il s'abandonne trop à ſon zèle imprudent:
Ami de la franchiſe il croit que la ſoupleſſe
Eſt indigne d'un homme, & taxe de baſſeſſe
Ces égards mutuels dont la néceſſité
A forgé les liens de la ſociété.
Que ſert une ſageſſe âpre & contrariante?
Heureuſe la vertu douce, aimable & liante,
Dont les ris & les jeux accompagnent les pas;
La raiſon même a tort quand elle ne plaît pas.

LA BARONNE.

La ſienne ſe reſſent des défauts de ſon âge,
Le temps adoucira ce qu'elle a de ſauvage.
Eſpérez.

LE PRESIDENT.

Que je crains qu'il n'ait été trop loin!
Tel eſt des jeunes gens le malheureux beſoin,
Qu'il faut pour les polir riſquer de les corrompre,
Avec lui-même enfin je l'ai forcé de rompre,
D'aller, de ſe répandre, & de ce faire voir;
Mais ſon obéïſſance a paſſé mon eſpoir:
Vous ne le voyez plus, moi-même il me néglige.

LA BARONNE.

Croyez que l'amour ſeul aura fait ce prodige.

LE PRESIDENT.

Ah! Pourvû qu'il ne ſoit devenu qu'amoureux,
L'amour ne gâte point un caractere heureux;
Je lui laiſſe le choix entre d'aimables filles
Qu'il pourra rencontrer dans de riches familles
Où je lai préſenté; mais je l'attends ici,
Et par lui même enfin je vais être éclairci.
Vous, Madame, de grace, achevez votre ouvrage,
Et ſur tout, point d'éclat, le moindre eſt un outrage,
Vous avez des ſoupçons, ne les mépriſez pas.

LA BARONNE.

J'approfondirai tout, & j'y vais de ce pas.

SCENE III.

LE PRE'SIDENT, SAINVILLE.

LE PRE'SIDENT *en voyant arriver son fils.*

(à part.)
Il me semble qu'il a plus de grace & d'aisance ;
(Haut.)
Je n'abuserai pas de votre complaisance,
Le temps vous est trop cher pour en perdre avec moi.

SAINVILLE.

Puis-je en faire un plus doux & plus heureux emploi ?

LE PRE'SIDENT.

Vous devenez flateur.

SAINVILLE.

Je dis ce que je pense.

LE PRE'SIDENT.

Ce sont des complimens, & je vous en dispense ;
Hé bien, vous voilà donc au milieu du torrent,
Votre genre de vie est un peut différent :
Que dites-vous du monde? Allons, daignez m'instruire.

SAINVILLE.

Moi, mon pere, j'en dis tout ce qu'on peu dire,
Il n'est qu'une façon de le bien définir.

LE PRE'SIDENT.

Je ne crois pas qu'il soit aisé d'en convenir.

SAINVILLE.

Avec sincérité, s'il faut que je réponde,
J'ai vû que l'impudence est la reine du monde,
Et qu'il faut, quand on veut y faire son chemin,
Aller à la fortune avec un front d'airain,
Que l'art d'en imposer est le seul art utile ;

Qu'une louange aride, une estime stérile,
Est tout ce qu'on accorde à peine aux gens de bien.

LE PRESIDENT.

En exagerant tout, on ne définit rien;
Brisons là; mais d'ailleurs, dites-moi, je vous prie;
Vous avez fréquenté la bonne compagnie?

SAINVILLE.

La bonne compagnie! Eh, croyez-vous aussi
A cette rareté que l'on appelle ainsi?
J'ai tout vû, j'ai par-tout cherché cette merveille,
Dont le nom resonnoit sans cesse à mon oreille;
Mais ce n'est qu'un grand mot nouvellement admis,
Qui n'a rien de réel, que l'usage a transmis
Par l'organe des sots dans la langue ordinaire,
Qui sert à désigner un être imaginaire,
Ouvrage de l'orgueil & de la vanité;
Tout Cercle, quel qu'il soit, toute societé
Croit en être, de droit, la véritable sphere
Du bien de la naissance, & telle autre chimere,
De la fatuité des airs & du jargon;
Voilà tout ce qu'il faut pour usurper ce nom;
Quant à moi, j'en appelle, elle est mal définie;
Ce sont les mœurs qui font la bonne compagnie.

LE PRESIDENT.

Il en est cependant à qui ce titre est dû;
Mais avec ses défauts le monde vous a plû,
Et j'en vois la raison; parlons avec franchise,
L'amour... Eh! comment donc, ce mot vous scandalise
A votre âge; parbleu, c'est une nouveauté.

SAINVILLE.

Qui m'en auroit donné?

LE PRESIDENT.

L'esprit ou la beauté.

SAINVILLE.

La beauté, j'en conviens, peut, quand elle est réelle,
Inspirer un amour aussi passager qu'elle:

Quand à l'eſprit du ſexe.

LE PRESIDENT.

Il eſt, ſans contredit,
Que l'on ne vit jamais tant de femmes d'eſprit.

SAINVILLE.

Qu'une femme aiſément paſſe pour un prodige;
Mais c'eſt nous qui faiſons nous-même le preſtige.

LE PRESIDENT.

Comment?

SAINVILLE.

Pour peu qu'elle ait de jeuneſſe & d'appas,
L'amour & les deſirs attirent ſur ces pas
Une foule empreſſée à porter juſqu'aux nues
Mille perfections qu'elle auroit peut-être eues,
Si l'on ne l'accabloit d'un encens trop flateur;
Elle peut tout riſquer; plus d'un adulateur
Lui prête avidement & le cœur, & l'oreille,
Et d'avance applaudit. Qu'alors cette merveille,
Aux dépens du bon ſens anime ſes propos,
Et ſur tout avec art diſtribue à propos
Une œillade traîtreſſe, un ſouris infidéle,
Et voilà tous nos ſots enchantés autour d'elle.

LE PRESIDENT.

Vous n'avez pas été de ce nombre?

SAINVILLE.

Ah, vraiment non.

LE PRESIDENT.

Quand tout le monde a tort, tout le monde a raiſon.
Pourquoi ſe diſtinguer?

SAINVILLE.

Je n'en ſuis pas le maître.

LE PRESIDENT.

Lorſqu'on eſt comme un autre, on eſt comme on doit (être,
Qui donne de l'encens ne donne rien du ſien.

SAINVILLE.

Et, mais, pardonnez-moi mon eſtime & mon bien

LE PRESIDENT.

(à part.) *(haut.)*
Le bel amendement ! Souffrez que je réponde.

SAINVILLE.

A des faits.

LE PRESIDENT.

Permettez, Quand j'entrai dans le monde,
Je le vis à peu près des mêmes yeux que vous ;
Chacun m'y déplaisoit, & je déplûs à tous ;
Ne faisant point de grace, on ne m'en fit aucune.

SAINVILLE.

On s'en passe.

LE PRESIDENT.

L'on prit ma franchise importune
Pour un fiel répandu par la malignité,
D'autres ne la taxoient que de rusticité ;
Et chacun s'élevoit sur mes propres ruines.
Où l'on cueilloit des fleurs je cueillois les épines ;
Ainsi par un scrupule un peu trop rigoureux,
J'ôtois à la vertu le droit de rendre heureux :
Alors, par une erreur qui n'est que trop commune,
J'imputois mes malheurs à l'aveugle fortune,
J'en faisois son forfait, loin de m'en accuser,
L'expérience enfin sût me désabuser :
Je rompis mon humeur, rompez aussi la vôtre,
Nos besoins nous ont fait esclaves l'un de l'autre.
Il faut porter ce joug qui se révolte à tort,
Et devient l'artisan de son malheureux sort.
Sachez donc vous soumettre à cette dépendance :
L'usage des vertus à besoin de prudence.
Dans un juste milieu la raison la borne :
D'ailleurs il faut toujours que leur front soit orné,
Des graces & des fleurs qui sont à leur usage.
Quand la vertu déplait, c'est la faute du sage.
Sachez la faire aimer, vous serez adoré.

SAINVILLE.

Son éclat naturel doit être décoré :
Quoi, d'un fard étranger, secours de l'imposture,
L'art oseroit souiller la beauté la plus pure ?
Mon pere, croyez-moi, son attrait lui suffit.

LE PRESIDENT.

Je n'ajoute qu'un mot à tout ce que j'ai dis.
Ma fortune, mon fils, est moins considérable
Qu'on ne croit : je suis dans un poste honorable,
Où l'on n'amasse point ; ainsi je vous préviens,
Que, bien-loin de trouver après moi de grands biens,
Vous serez étonné d'un si foible partage:
Il faut vous faire ailleurs un plus grand héritage,
Et vous ne le pourrez qu'en charchant un parti
Qui soit digne, en un mot, de vous être assorti
Par son nom, par son rang, & par son opulence ;
Mais, pour le mériter, faites-vous violence :
Allez, voyez le monde ; & mettez à profit
Ce que mon amitié vous dicte & vous prescrit.

SCENE IV.

SAINVILLE *seul.*

QUi ? Moi, pour mandier les biens les plus frivoles,
J'irois de porte en porte encenser des idoles,
Et feindre d'adorer l'objet de mes mépris ?
La plus haute fortune est trop chere à ce prix.
Ah ! mon pere, en effet quelle erreur est la vôtre !
Mon bonheur dépend-il d'être au-dessus d'un autre,
De briller dans le monde un peu plus, un peu moins ?
Hé bien, mon existence aura moins de témoins.
Est-ce un si grand malheur de n'éblouir personne ?

De n'avoir que l'éclat que la probité donne ?
Quoiqu'il en soit enfin, je serai dans le cas ;
Et c'est un être heureux qu'on ne connoîtra pas.
Oui, cet objet charmant aura la préférence :
Adorable Angélique, ah, quelle différence !
Le Ciel a pris plaisir à la former pour moi.
C'en est fait pour jamais, je rentre sous sa loi....
Depuis que j'ai cessé de cultiver sa flamme,
Puis-je encore espérer de régner dans son ame ?
Elle m'a tant aimé, que je dois me flatter
D'obtenir un pardon que je vais mériter.

(Il va pour sortir.)

SCENE V.

SAINVILLE, JULIETTE.

JULIETTE.

Monsieur, un mot, de grace, Angélique m'envoie.

SAINVILLE

Angélique ?

JULLIETTE.

Elle-même.

SAINVILLE.

Ah, ciel ! Quelle est ma joie !
Dieux ! elle me prévient.

JULIETTE.

Sans vous le reprocher,
C'est la dixiéme fois que je viens vous chercher.

SAINVILLE

Ah ! Je suis trop heureux.

JULIETTE.

Apprenez à quels titres,
Et prenez ce paquet, c'eſt un recueil d'épîtres.

SAINVILLE.

O gages fortunés du plus fidéle amour!
O bonheur qui m'aſſure un éternel retour!
Quand je ſemblois avoir abjuré ſon empire,
Elle penſoit à moi, s'occupoit à m'écrire;
Ce ſont tous ces billets.

JULIETTE *voulant ſortir.*

Vous verrez à loiſir.

SAINVILLE *en l'arrêtant.*

Je ne me ſouviens pas de t'avoir fait plaiſir.

JULIETTE *à part.*

Ni moi non plus.

SAINVILLE *en tirant ſa bourſe.*

Tu m'as trop bien ſervi près d'elle,
Pour ne pas aujourd'hui récompenſer ton zéle,
(Il lui donne de l'argent.) (Il lui donne ſa bourſe.)
Tiens, Juliette.... Ah! Prens tout.

JULIETTE.

Que de biens à la fois!

SAINVILLE.

Eh, puis-je trop payer tous ceux que je reçois?

JULIETTE.

(Elle veut ſortir.)
Je ſuis votre ſervante.

SAINVILLE.

Attens.

JULIETTE.

Monſieur, je n'oſe.

SAINVILLE.

Sois témoins des tranſports que mon bonheur me [cauſe.
Tu lui diras... Grands Dieux, quel retour inhumain!
Je vois, je lis ma perte écrite de ma main,
Mes lettres, mon portrait, il faudra que j'en meure!

JULIET-

JULIETTE *à part.*

Je ne crois pas qu'il ſoit beſoin que je demeure.

SAINVILLE.

L'eſpoir n'a donc ſervi qu'à mieux m'aſſaſſiner.
(*à Juliette.*)
Eh quoi, tu fuis ?

JULIETTE.

Je crains de vous importuner.

SAINVILLE.

Pars donc, ton ſilence augmente mon ſupplice.
Tu ne te tairois pas, ſi tu n'étois complice.

JULIETTE.

Mais en ferez-vous mieux, quand je vous aurai dit,
Que juſqu'à la rupture on pouſſe le dépit,
Qu'à l'amour d'Angélique il ne faut plus prétendre,
Et qu'elle ne veut plus vous voir ni vous entendre.

SAINVILLE.

On ne peut donc jamais former qu'un nœud fatal.
Il n'eſt donc que trop vrai que tout choix eſt égal.
A tout âge, en tout lieu, l'amour n'eſt qu'en idée;
Enfin c'en eſt donc fait, ma perte eſt décidée :
Je n'ai donc plus ce cœur que j'avois enflammé.

JULIETTE.

Jugez-vous, quand on a le bonheur d'être aimé,
Il faudroit réſider auprès d'une maîtreſſe,
Cultiver par ſoi-même, & nourrir ſa tendreſſe.
L'amour qu'on nous inſpire exige bien du ſoin ;
Des yeux qui l'on fait naître, il a toujours beſoin,
La moindre négligence y porte un coup funeſte.
Eſt-ce que notre cœur a des forces de reſte ?

SAINVILLE.

Et parce que j'ai tort, m'abandonneras-tu ?

JULIETTE

La bonne volonté fait toute ma vertu :
Mais je ſuis ſans crédit, je rougis de le dire.
Certaine Gouvernante a ſur elle un empire,

Que pendant votre abſence, elle a juſqu'a ce jour,
Acquis malgré moi-même aux dépens de l'amour.

SAINVILLE.

Mais, malgré cette femme, au moins je puis écrire.

JULIETTE.

Et l'on refuſera conſtamment de vous lire ;
Car ce maudit argus penſe à tout, n'omet rien :
Ecrivez cependant,

SAINVILLE.

Je m'en garderai bien.
Ah ! C'en eſt trop enfin.... Je ne veux rien entendre ;
Puiſqu'on me rend mon cœur, il faut bien le reprendre ;
Puiſqu'on briſe ma chaine, il faut bien en ſortir.
Non, je ne prétens pas perdre mon repentir.
Laiſſe-moi, c'eſt en vain que la perfide y compte,
J'aime encor mieux mourir de rage que de honte :
J'aurois vêcu pour elle, & je vivrai pour moi.
Que je ſuis ſoulagé d'avoir repris ma foi !
Que je vais déſormais vivre heureux & tranquille !
Tu le veux, j'écrirai, mais ce ſera d'un ſtyle...
Elle apprendra qu'on peut ceſſer de l'adorer.

JULIETTE.

Perdez-vous la raiſon, au lieu de réparer ?

SAINVILLE.

Un ſeul regret me tue, il faut que j'en convienne,
C'eſt que ſon inconſtance ait prévenu la mienne ;
Toi, tu lui remettras ma lettre en temps & lieu,
Tu la lui feras lire... Allons, j'y compte. Adieu.

(Il ſort.)



SCENE VI.

JULIETTE.

VOilà comme ils ſont tous quand on leur rend le change,
Furieux, hors de ſens, c'eſt une eſpéce étrange ;
Mais enfin, quels qu'ils ſoient, tout bien apprécié,
Il ne faut pas laiſſer que d'en avoir pitié.

Fin du premier acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

LA GOUVERNANTE.

O Tendreſſe du ſang ! Doux charme d'une vie
Qui devroit dès long-temps m'avoir été ravie !
Quel état m'as-tu fait préferer à la mort ?
Grands Dieux ! Lorſque j'y penſe, étoit-ce-là mon ſort?
Mais je n'en rougis point, la cauſe en eſt trop chere.
Continuons les ſoins de la plus tendre-mere ;
Avant que de rentrer dans ce cloître écarté,
Où la main d'un parent a daigné par bonté
Aſſurer mon deſtin, conſommons mon ouvrage.
Ah, Ciel ! permets enfin qu'à travers un nuage,
J'acheve de verſer ſur l'objet de mes pleurs,
Les ſeuls biens qui me ſoient reſtés de mes malheurs ;
Et du moins, qu'au défaut de tout autre avantage,
L'uſage des vertus lui ſerve d'héritage.
Voyons ce que ſur elle ont produit mes avis,
Et ſi pour ſon bonheu r elle les a ſuivis.

SCENE II.

ANGE'LIQUE, LA GOUVERNANTE.

ANGE'LIQUE.

MA bonne, embraſſez-moi. Que je ſuis ſatisfaite !

LA GOUVERNANTE.

Quoi donc, ma chere enfant ?

ANGÉLIQUE.

Ma victoire eſt complette.

LA GOUVERNANTE.

(à part.) *(haut.)*
Que je crains ces tranſports ! Qu'eſt-il donc arrivé ?

ANGÉLIQUE.

Que j'ai tout renvoyé, je n'en ai rien ſauvé.
J'ignorois qu'on aimât ſi fort ces bagatelles,
Je n'ai pû m'en priver ſans des peines mortelles ;
Je les regrette encor ; mais j'ai fait mon devoir.
Ah ! Je ſuis bien vengée, il eſt au déſeſpoir.

LA GOUVERNANTE.

Il en fait ſemblant.

ANGE'LIQUE.

Non, il n'eſt pas homme à feindre,
Et Juliette m'a dit qu'il étoit fort à plaindre.

LA GOUVERNANTE.

Elle a penſé vous perdre, & ſa fauſſe amitié
Voudroit contre vous-même armer votre pitié :
De ces perſonnes-là craignez le caractére,
On ne ſe perd jamais que par leur miniſtère ;
Et ſi vous m'en croyez, detachez la de vous,
En un mot, fuyez-la, rompez.

ANGE'LIQUE.

Mais, entre nous,
Me voilà donc réduite à ne voir plus personne ?
Car vous m'ordonnerez, du moins je le soupçonne,
De ne plus voir Sainville.

LA GOUVERNANTE.

Oui, ne balancez pas.

ANGE'LIQUE.

Mais s'il m'écrit ?

LA GOUVERNANTE.

Peut-être.

ANGE'LIQUE.

Ah! Sans doute.

LA GOUVERNANTE.

En ce cas,
Sans la décacheter renvoyez lui sa lettre....
Voilà précisément ce qu'il faut me promettre.
Eh quoi, vous hésitez ? Vous vous taisez ? Parlez.

ANGE'LIQUE.

Ah! Vous faites de moi tout ce que vous voulez.

LA GOUVERNANTE.

Mais c'est pour votre bien.

ANGE'LIQUE.

Hélas!

LA GOUVERNANTE.

D'aignez m'en croire,
C'est pour vous conserver votre honneur, votre gloire.

ANGE'LIQUE.

L'honneur est donc toujours l'ennemi de l'amour ?

LA GOUVERNANTE.

Non vraiement ; au contraire, il l'approuve à son tour.

ANGE'LIQUE.

Et pourquoi donc le mien lui semble-t-il un crime ?

LA GOUVERNANTE.

C'est qu'il faut que l'amour ait un but légitime.
Puisque vous me forcez : Eh, peut-on ignorer

Que pour pouvoir aimer ſans ſe déshonnorer,
Il faut qu'un doux eſpoir mieux fondé que le votre,
Aſſortiſſe deux cœurs qui ſoient faits l'un pour l'autre.

ANGE'LIQUE.

Eh, pour qui donc Sainville & moi ſommes-nous faits?

LA GOUVERNANTE.

Que de foibleſſe encor! Que j'en crains les effets!
(à part.)
Sans nous trop avancer, ôtons-lui l'eſpérance
Qu'elle oſe concevoir contre toute apparence.
(Haut.)
Ma fille, (vous m'avez permis un ſi doux nom)
Il faut, à vous guérir, forcer votre raiſon;
Non, ce n'eſt point à vous que le Ciel le deſtine:
Peut-il s'aſſocier avec une orpheline
Inconnue, & d'ailleurs réduite à ſes attraits,
Qui n'a ni bien, ni rang, qui n'en aura jamais?
Sur la Baronne en vain vous fondez votre attente.

ANGE'LIQUE.

Et par qu'elle raiſon? n'eſt-elle pas ma tante?

LA GOUVERNANTE.

Hélas!

ANGE'LIQUE.

Que dites-vous?

LA GOUVERNANTE.

Otez-vous cet eſpoir.

ANGE'LIQUE.

Mais encor, pourquoi donc?

LA GOUVERNANTE.

Voulez-vous le ſavoir?
Elle ne vous eſt rien, le rapport eſt fidéle.

ANGE'LIQUE.

Depuis plus de quatre ans que je ſuis avec elle,
Elle fait tout pour moi.

LA GOUVERNANTE.

Vous l'avez mérité,

Mais ce n'en eſt pas moins l'effet de ſa bonté :
Vous étiez dans un cloître une charge importune,
Ou l'on étoit enfin las de votre infortune.

ANGE'LIQUE.

Mais d'où provenoit donc cette abandon total ?

LA GOUVERNANTE.

Vos parens ruinés par un procès fatal,
Furent forcés de faire un ſi grand ſacrifice ;
Plaignez-les, ce fut là leur plus cruel ſupplice.

ANGE'LIQUE.

Vous vous attendriſſez ? Vous les avez connus ?
S'il eſt vrai, dites-moi ce qu'ils ſont devenus,
Ne me cachez plus rien.

LA GOUVERNANTE.

Votre malheureux pere
Saiſit l'occaſion d'une guerre étrangere ;
Son courage lui fit eſpérer tout du ſort,
Mais il s'expoſa trop, il y trouva la mort.

ANGE'LIQUE.

Ah, Grand Dieux ! Et ma mere alors que devint-elle ?

LA GOUVERNANTE.

Votre mere ! Jugez de ſa douleur mortelle ;
Peignez-vous ſon état & ſon adverſité.
Enfin, après-avoir long-temps ſollicité,
D'une penſion foible, à peine ſuffiſante
Pour ſoutenir ſa vie infirme & languiſſante,
On crut payer aſſez les jours de ſon époux.
Elle comptoit alors ſe réunir à vous,
Et vous faire venir pour eſſuyer ſes larmes ;
Toute prête à jouir d'un bien ſi plein de charmes,
Sa ſanté ſuccomba ſous des maux ſi conſtans ;
Dans les bras de la mort elle reſta long temps ;
A peine elle en ſortoit, que ce bienfait modique,
Qui faiſoit ſa fortune & ſa reſſource unique,
Fut diſcontinué ſans eſpoir de retour.

ANGE'LIQUE.

Sans doute que depuis un ſi malheureux jour,
Elle n'a pû ſurvivre à ce coup ſi funeſte ;
Vos larmes, vos ſoupirs, m'apprennent tout le reſte.

LA GOUVERNANTE.

Ne comptez plus ſur elle, & revenons à vous.
Vous étiez au Couvent, où je ſens, entre nous,
Juſqu'où pouvoit aller votre diſgrace affreuſe,
Quand le Ciel qui vouloit que vous fuſſiez heureuſe,
De la Baronne un jour y conduiſit les pas :
On lui parla de vous ; votre âge, vos appas,
Des larmes qui pour lors vous prêtérent leurs charmes,
Tout força la Baronne à vous rendre les armes ;
Elle vous prodigua ſes généreux ſecours :
Enfin, ſon amitié s'augmentant tous les jours,
Elle vous prit chez elle, & ſa vive tendreſſe
Daigna vous honorer du titre de ſa niéce.

ANGE'LIQUE.

Ah, quelle différence !

LA GOUVERNANTE.

Ainſi, ne l'étant pas,
Voyez quel précipice eſt ouvert ſous vos pas,
Pouvez-vous vous livrer à l'eſpoir inutile
De devenir un jour l'épouſe de Sainville ?
Non, ceſſez de compter ſur cet heureux lien :
La Baronne pourra vous faire quelque bien,
Mais ce n'eſt pas aſſez pour que l'on vous préfere
Au plus riche parti que lui cherche ſon pere ;
Sainville en a beſoin pour vivre avec l'éclat
Qu'exigeront bien tôt ſon rang & ſon état.

ANGE'LIQUE.

Et le plus tendre amour n'eſt donc rien dans la vie ?
Au gré de la fortune il faut qu'on ſe marie.
Pourvû qu'on ſoit bien riche, on eſt donc bien content?
Je ne l'aurois pas crû.

LA

LA GOUVERNANTE.

Le plus sûr est pourtant
De ne plus espérer que l'hymen vous unisse ;
N'attendez pas, vous dis je, un si grand sacrifice,
Je n'imagine pas qu'il y puisse songer.

ANGE'LIQUE.

Vous découvrez l'abysme ou j'allois me plonger.
Que de combats vont être arrosés de mes larmes !
Ce n'est que loin de lui que je trouve des armes.
Je dois vous avouer que mon cœur révolté
Sur mes refléxions l'a toujours emporté ;
Et si je reste ici....

LA GOUVERNANTE.

Venez.

ANGE'LIQUE.

Où donc, ma bonne ?

LA GOUVERNANTE.

Où l'honneur vous attends, aux piéds de la Baronne ;
Venez lui confier votre état dangereux,
Elle aime la vertu, son cœur est généreux ;
Priez-la de finir une peine si rude,
En vous faisant rentrer dans cette solitude
Où vous étiez. Pressez, redoublez votre effort,
Elle est riche, elle y peut assurer votre sort.
Doutez-vous du succès ? La Baronne vous aime.

ANGE'LIQUE.

Je ne puis avouer ma honte qu'à moi-même.

LA GOUVERNANTE.

Mais vous vous êtes bien confiée à ma foi ?

ANGE'LIQUE.

Vous n'étes pas un tiers entre mon cœur & moi.
N'est-il que ce moyen ? Si je vous intéresse,
Ma bonne, sauvez-moi l'aveu de ma foiblesse.

LA GOUVERNANTE.

Hâtez-vous d'employer des motifs si pressans,
Les remédes tardifs sont toujours impuissans.

ANGE'LIQUE.

Diſpoſez d'un aveu que je vous abandonne,
Chargez-vous-en vous-même auprès de la Baronne.

LA GOUVERNANTE.

Vous me le permettez?

ANGÉLIQUE.

Oui, je vous le permets.

LA GOUVERNANTE.

Vous me déſavouerez.

ANGÉLIQUE.

Non, je vous le promets.

LA GOUVERNANTE.

J'y vais donc.

ANGÉLIQUE.

Attendez .... Partez, volez, ma bonne;
Je pourrois révoquer l'ordre que je vous donne.

LA GOUVERNANTE.

J'obéis.

ANGÉLIQUE.

Ecoutez, c'eſt à condition,
Si l'on daigne accepter ma propoſition,
Que vous viendrez auſſi, que nous vivrons enſemble;
Je me ſoumets à tout pourvû qu'on nous raſſemble;
N'y conſentez-vous pas?

LA GOUVERNANTE.

Oui, c'eſt bien mon deſſein.

ANGE'LIQUE.

Ah! Je pourrai du moins ſoupirer dans ſon ſein,
Car je ne compte pas guérir de ma foibleſſe.

(Elle ſort.)

SCENE III.

JULIETTE, UN VALET, ANGE'LIQUE.

JULIETTE *au Valet.*

Viens quand je tousserai.

LE VALET.

Comptez sur mon adresse.

SCENE IV.

JULIETTE, ANGE'LIQUE.

JULIETTE.

Pourroit-on vous parler ?

ANGE'LIQUE.

Tu lui diras que non.

JULIETTE.

C'est moi qui vous demande audiance en mon nom.

ANGE'LIQUE.

Qui? Toi?

JULIETTE.

Moi-même.

ANGE'LIQUE.

Hé bien, je ne veux plus t'entendre.

JULIETTE.

Et par quelle raison?

ANGE'LIQUE.

Je n'en ai plus à rendre.

JULIETTE.

On vous la défendu ?

ANGE'LIQUE.

Je n'obéis qu'à moi.

JULIETTE.

Depuis assez long-temps, parlons de bonne foi,
Votre bonne jalouse, envieuse, inquiette,
Cherche à me supplanter, sa victoire est complette ;
Votre humeur trop facile a comblé son desir :
N'agissez, ne pensez que sous son bon plaisir,
Ayez pour tout instinct celui qu'elle vous prête,
Soyez comme un enfant qu'on méne à la baguette.

ANGÉLIQUE.

De grace, finissons ; je ne vois que trop bien
Quel est le but secret de ce bel entretien.

JULIETTE.

Vous pourriez vous tromper.

ANGÉLIQUE.

Va, je sai qui t'envoie.

JULIETTE.

Ne vous en faites pas une si grande joie.

ANGE'LIQUE.

Quoi, tu me soutiendras ?

JULIETTE.

Moi ? Je ne soutiens rien.

ANGE'LIQUE.

Tu ne viens pas exprès pour trouver le moyen
D'appaiser, s'il se peut, une amante outragée ?

JULIETTE.

Ce seroit volontiers s'il m'en avoit chargée ;
Et d'ailleurs (ce n'est pas que je parle pour lui.)
Mais enfin, croyez-vous les hommes d'aujourdh'ui
D'humeur à nous passer tous nos petits caprices,
A faire tous les jours les plus grands sacrifices,
A braver, à souffrir les mépris, les rebuts,
A demeurer constans lorsque l'on en veut plus,

A revenir à nous si-tôt qu'on les rapelle ?
Non, l'art d'aimer a pris une forme nouvelle ;
C'est à nous à présent à remplir en aimant
Tout ce qu'une maîtresse exigeoit d'un amant ;
Encore arrive-t-il qu'on croit nous faire grace.
Nos esclaves ont mis leurs vainqueurs à leur place.
Ils se sont emparés de nos droits les plus doux ;
Tout le poids de l'amour est retombé sur nous.

ANGELIQUE.

Que m'importe ?

JULIETTE.

Avouez, que si par avanture
Sainville revenoit après cette rupture
Plus tendre que jamais vous rapporter son cœur,
Le votre auroit pour lui la derniére rigueur.

ANGELIQUE.

Sans doute.

JULIETTE.

Il fait donc bien de ne pas se commettre :
Je dis plus, s'il osoit hazarder une lettre
Pleine de désespoir (je suppose le cas,)
Vous la refuseriez ?

ANGELIQUE.

Je n'y toucherois pas.

JULIETTE.

(à part.)

Il se le tient pour dit. Il est temps que je tousse.
(Elle tousse.)
A la derniére épreuve il faut que je la pousse.

ANGELIQUE.

Qu'as-tu donc ?

JULIETTE *à part.*

Est-il sourd ? Recommençons encore.
(Elle tousse.)

SCENE V.

ANGE'LIQUE, JULIETTE, UN VALET.

LE VALET.

N'Avez-vous pas toussé ?

JULIETTE. *à part.*

Peste soit du butor.

LE VALET.

J'ai donc mal entendu.

JULIETTE.

Donne.

ANGE'LIQUE.

Qu'est ce ?

JULIETTE.

Une lettre

Que ce drôle a sans doute ordre de me remettre.

SCENE VI.

ANGE'LIQUE, JULIETTE.

ANGE'LIQUE.

AH ! La belle finesse !

JULIETTE.

En quoi donc, s'il vous plaît ?

De grace, expliquez-vous.

ANGELIQUE.

Va, je sai ce que c'est.
Il faut, pour m'attrapper, être un peu plus habile,
Ce billet qu'on t'apporte est.....

JULIETTE.

De qui?

ANGELIQUE.

De Sainville.

JULIETTE.

De lui?

ANGELIQUE.

Je gagerois.

JULIETTE *en défaisant l'enveloppe qu'elle jette.*

Il faut voir.

ANGELIQUE.

Que fais-tu?

JULIETTE.

Je l'ouvre.

ANGELIQUE.

Je dirai que je ne l'ai pas lû.

JULIETTE. *à part.*

Pour la pousser à bout, changeons un peu le texte,
(Elle lit haut.)
Et lisons autrement. Pourquoi prendre un pretexte?

ANGELIQUE.

Arrête, ou je m'en vais.

JULIETTE.

Hé bien, lisons tout bas.

ANGELIQUE.

Lis puisque tu le veux, mais je n'entendrai pas.

JULIETTE *lit & Angélique semble s'amuser à autre chose.*

„ Lorsque nous avons crû nous aimer l'un & l'autre,
„ Nous nous sommes trompés.

ANGE'LIQUE *à part.*

Dieux ! Qu'est-ce que j'entens ?

JULIETTE *continue à lire.*

„ Il n'est pas malheureux de rompre en même temps ;
„ Car mon erreur n'a pas duré plus que le votre.
„ J'accepte la rupture, ainsi n'en parlons plus.

ANGE'LIQUE *à part, en ramassant l'enveloppe.*

Est-ce à moi qu'on écrit ? . . . Regardons le dessus.

JULIETTE.

A qui, diantre, en veut-on ? Quelle est cette avanture ?
Pourriez-vous, par hazard, connoître l'écriture ?

ANGE'LIQUE *animée.*

Elle est de mon perfide.

JULIETTE *ingénuement.*

Ah ! Vous l'avez bien dit.

ANGE'LIQUE.

Oui, Juliette, elle en est ; c'est à moi qu'il écrit,
Et c'est lui qui m'outrage après m'avoir trahie,
Et qui joint le mépris avec la perfidie.
Poursuis.

JULIETTE.

Restons - en là.

ANGE'LIQUE.

Quelle étoit mon erreur !
Acheve, j'ai besoin de l'avoir en horreur.

JULIETTE.

Vous l'aimiez donc encore ?

ANGE'LIQUE.

Aimer sans espérance,
Est un état cruel. Mais quelle différence !
Haïr, est le tourment le plus affreux de tous ;
Donne-moi ce billet.

JULIETTE.

(à part.) Tenez, contentez-vous.
Avertissons Sainville, il est temps qu'il arrive.

(Elle sort)

SCE-

SCENE VII.

ANGELIQUE, SAINVILLE.

SAINVILLE.

C'É dons, l'impatience où je suis est trop vive.

ANGÉLIQUE.

Fuyons, sans doute il vient jouir de son forfait.

SAINVILLE.

Vous me fuyez ?

ANGÉLIQUE *en lui jettant le billet.*

Tenez, voilà votre billet.

SAINVILLE.

A-t il pû vous déplaire ?

ANGÉLIQUE.

Autre insulte mortelle.

SAINVILLE.

C'est de mes sentimens l'expression fidéle,

ANGÉLIQUE *à part.*

De peur que je n'en doute encore, il en convient.

SAINVILLE.

Je viens vous assurer de tout ce qu'il contient.

ANGE'LIQUE.

C'en est trop.

SAINVILLE.

Quel couroux !

ANGE'LIQUE.

Auriez-vous bien l'audace,

Auriez-vous la fureur de m'insulter en face.

SAINVILLE.

Quel est donc mon forfait ?

ANGE'LIQUE.

Feignez de l'ignorer.

SAINVILLE.

D'un éclairciſſement pourriez-vous m'honorer ?

ANGE'LIQUE.

Perfide, on n'en doit point à ceux qui nous outragent.

SAINVILLE.

Ah ! Je ne vois que trop quels motifs vous engagent
A m'accabler encor d'un ſi cruel refus.
Hélas ! Tout ce qui vient de ce qu'on n'aime plus,
Dégénére ou offenſe, & ſe tourne en injure.

ANGE'LIQUE.

Ceſſez de m'arrêter.

SAINVILLE.

Je ne puis, non, parjure ;
La révolte devient permiſe au déſeſpoir :
Vous me rendrez raiſon d'un procédé ſi noir.

SCENE VIII.

JULIETTE, SAINVILLE.
ANGE'LIQUE.

JULIETTE *en riant.*

EH ! Je vous cherche.

SAINVILLE.

Parle, eſt-ce là cette lettre
Qu'à l'inſtant de ma part tu viens de lui remettre ?
Tu dois la reconnoître, eſt-ce elle ?

JULIETTE.

En doutez-vous !

SAINVILLE.

Hé bien, Mademoiselle en est dans un couroux
Qui ne se conçoit pas; sa fureur est extrême.

JULIETTE.

Vous pourrez la calmer en la lisant vous même.

ANGE'LIQUE.

Mais à quoi servira?...

JULIETTE.

Je puis avoir mal lû.

ANGE'LIQUE.

Puisqu'il convient de tout, c'est un soin superflû.

JULIETTE.

(à Sainville.)
Ecoutez; vous, lisez.

SAINVILLE *lit.*

„ le secours de l'absence
„ M'a bien mieux fait sentir le prix de votre cœur.
„ Quand je reviens à mon premier vainqueur,
„ C'est avec plus d'amour & plus de connoissance.

ANGE'LIQUE.

Vous lisez faux.

SAINVILLE *en lui présentant le billet.*

Voyez.

JULIETTE.

N'interrompez donc pas.
Suivez des yeux.

(Angélique regarde, & lit en même temps.)

SAINVILLE.

„ Par tout où j'ai porté mes pas,
„ Je n'ai trouvé que vous, dont mon ame asservie
„ Pût faire mon bonheur le reste de ma vie.

ANGE'LIQUE *d'un ton courroucé.*

Il a raison... Juliette.

JULIETTE.

Hé bien, vous vous aimez.

ANGE'LIQUE.

Mais, quoi ?

JULIETTE.

Plus que jamais vos cœurs sont enflammés.
Quelle explication faut-il que je vous donne ?
(en leur prenant la main.)
Eh ! trop heureuse encore l'amante qui pardonne.

ANGÉLIQUE.

Voilà ce que j'ai craint... Sainville, il n'est plus temps,
Je retourne au Couvent.

SAINVILLE.

Dieux ! Qu'est-ce que j'entens ?
Vous voulez donc ma mort ?

ANGÉLIQUE *à part.*

Et sans doute la mienne.
(haut.)
J'ai donné ma parole, il faut que je la tienne.

SAINVILLE.

L'amour n'avoit il pas la vôtre auparavant ?
Que voulez-vous aller faire dans ce Gouvent ?

ANGÉLIQUE.

On est allé pour moi le demander en grace.

SAINVILLE.

En grace, dites-vous ?

ANGÉLIQUE.

Voilà ce qui se passe,
J'en attens la réponse : & je vous dirai plus,
Je tremble.

SAINVILLE.

Et de quoi donc ?

ANGÉLIQUE.

De n'avoir qu'un refus.

SAINVILLE *d'un ton ironique.*

Cette grace, en effet, vous doit être fort chere.

ANGÉLIQUE. *ingênuement.*

Entendez mes raisons sans vous mettre en colere.

SAINVILLE.

En pouvez-vous avoir pour me désespérer,
Lorsqu'à tout l'Univers je viens vous préférer,
Quand je mets mon bonheur, ma fortune, ma vie,
A vous faire régner sur mon ame ravie,
A m'assurer la vôtre, à vous lier à moi
Par le don éternel de ma main, de ma foi?

ANGÉLIQUE.

Auries-vous ce dessein?

SAINVILLE.

Puis-je en avoir un autre?

ANGÉLIQUE.

On l'a craint.

SAINVILLE.

Justes Dieux! Quel soupçon est le vôtre!
Il ne vient point de vous; & je vois en ce jour
L'horreur qu'on a voulu verser sur mon amour,
Et l'effroi qu'on a mis dans le fond de vôtre ame.
Oui, pendant mon absence on vous a peint ma flamme
Comme un amusement frivole & criminel
Qui pourroit vous couvrir d'un opprobre éternel.
Avez-vous pû souffrir qu'on me fît cette injure?
A-t-on vû dans mon cœur le germe du parjure
Et de la perfidie? Et vous qui me blessez,
Angélique, est-ce ainsi que vous me connoissez?

ANGÉLIQUE *à Juliette.*

Ma bonne a mal jugé de l'amour de Sainville.

JULIETTE.

Et vous avez été trop prompte & trop facile
A vous déterminer.

SAINVILLE.

Vos beaux yeux sont baissés?
Eh! Du moins regardez ceux que vous offensez.

ANGÉLIQUE.

Ah! Sainville.

SAINVILLE.

Quoi donc ? Qui fait couler vos larmes ?

ANGE'LIQUE.

Vous ne ſavez pas tout.

SAINVILLE

Quelles ſont ces alarmes ?
Quels ſecret devez-vous cacher à mon amour ?

ANGE'LIQUE *en s'approchant de lui.*

J'ignore qui ſont ceux à qui je dois le jour.
(Juliette ce retire au fond du théatre pour faire le guet.)
Vous croyez que je ſuis niéce de la Baronne ?

SAINVILLE.

Hé bien ?

ANGE'LIQUE.

Il n'en eſt rien, je ne tiens à perſonne.

SAINVILLE.

Ah, GrandsDieux! Quel ſera mon bonheur de pouvoir
Vous tenir lieu de tout ! Couronnez mon eſpoir.

ANGE'LIQUE.

Quoi, malgré cet aveu ?

SAINVILLE.

Jé n'en aurai pointd'autre ;
Aſſurez à la fois mon bonheur & le votre,

ANGE'LIQUE.

Je pourrois être à vous ?

SAINVILLE.

Oui, le plus tendre amant
S'engage, & pour jamais vous en fait le ferment.
Tendez-moi cette main....Mais quel trouble vous preſ-
[ſe ?

ANGE'LIQUE.

Mais, Sainville, comment retirer ma promeſſe ?

SAINVILLE *en ſe jettant à ſes pieds.*

Nous verrons cependant. Cachons bien notre amour,
Diſſimulons tous deux juſques à lheureux jour.
(Il lui baiſe la main.)

SCENE IX.

LA BARONNE, LA GOUVERNANTE. SAINVILLE, ANGE'LIQUE, JULIETTE.

JULIETE *arrivant en courant.*
Levez-vous, & fuyez.

ANGE'LIQUE.
Que vois-je! C'eſt ma bonne!

SAINVILLE.
Evitons cette femme, & fuyons la Baronne.
(Tous s'enfuyent.)

SCENE X.

LA BARONNE, LA GOUVERNANTE.

LA BARONNE *ironiquement.*
Sont-ce là les adieux de ces pauvres enfans?

LA GOUVERNANTE.
Je ſuis au déſeſpoir.

LA BARONNE.
Vos ſoins ſont triomphans.

LA GOUVERNANTE.
Ah! Madame.

LA BARONNE.
En voilà l'heureuſe réuſſite:
Ils ont bien oppéré, je vous en félicite.

LA GOUVERNANTE *confuſe.*
Ah! Daignez me traiter avec moins de rigueur.

Ce que je viens de voir a déchiré mon cœur.

LA BARONNE.

Et croyez-vous encore qu'Angélique ait envie
D'aller dans un Couvent passer toute sa vie ?

LA GOUVERNANTE *d'un ton ferme.*

Ne la consultez point en cette extrêmité,
Madame ; il faut user de votre autorité.
Eh, comment voulez-vous qu'une fille à son âge
Puisse de sa raison faire un heureux usage,
Quand la séduction, avec tous ses appas,
L'environne, l'obséde, & la suit pas à pas ?
Arrachez au péril une aveugle victime,
Que son propre penchant entraîne dans l'abysme.

LA BARONNE.

(à part.) *(Haut.)*
Feignons. Il peut avoir dessein de l'épouser.

LA GOUVERNANTE.

Angélique à ce point ne sauroit s'abuser,
Sa facilité seule emporte la balance.
Sait-elle seulement qu'elle est sans espérance ?
Dans l'yvresse où son cœur est plongé sans retour,
Ses yeux ne portent pas plus loin que son amour ;
Et son bonheur présent qui n'est qu'une chimére,
Fait que son avenir ne l'embarrasse guére :
Elle ne sait qu'aimer, & ne sait rien prévoir.
Mais enfin, supposé qu'un si fatal espoir
Sur la foi des sermens autorise sa flamme,
Et, malgré la raison, régne au fond de son ame,
Que de sujets pour vous de crainte & de terreur !
Jusqu'où peut la conduire une semblable erreur ?
Je frémis ; ôtez-vous cette frayeur mortelle.
Eh ! L'amour & l'hymen ne sont pas faits pour elle.

LA BARONNE.

Je le sai comme vous, Sainville est dépendant ;
Jamais il n'obtiendroit l'aveu du Président.
Mais sur une terreur qui peut être indiscrette,

L'en-

L'enterrer toute vive au fond d'une retraite ;
C'est une cruauté.

LA GOUVERNANTE.

Qui lui sauve l'honneur.

LA BARONNE.

Leur amour passera. Vous-même en sa faveur
Empruntez un moment des entrailles de mere.
Quoi, vous priveriez-vous d'une fille si chere ?
Vous soupirez ? Parlez.

LA GOUVERNANTE.

J'y résoudrois mon cœur.

LA BARONNE.

(à part.) *(haut.)*
Fort bien. Je ne saurois avoir cette rigueur.
Mais je veux lui parler ; &, si ma remontrance
Est sans succès, j'irai jusques à la défense.

LA GOUVERNANTE.

Elle ne servira que d'un attrait de plus.

LA BARONNE.

Veilliez-la de plus près encor.

LA GOUVERNANTE.

Soins superflus.
Contre deux cœurs unis que sert la vigilence ?
(Elle se jette à ses pieds.)
J'embrasse vos genoux.

LA BARONNE *à part.*

Faisons-nous violence.

LA GOUVERNANTE.

Eloignez Angélique, ôtez la de ces lieux.
Ah ! Voulez-vous la voir se perdre sous vos yeux ?

LA BARONNE.

C'en est trop ; laissez moi, je vous demande grace ;
Tant de vivacité m'importune & me lasse.

LA GOUVERNANTE.

(en se relevant.) *(en s'en allant.)*

Eh, puis-je en mettre moins ? Allons cacher mes pleurs.
Ah! Ciel, daigne empêcher le plus grand des malheurs!

SCENE XI.

LA BARONNE *seule.*

LE piége a réussi ; ma froideur affectée
A produit les effets dont je m'étois flattée.
Achevons ; on a dû lui surprendre en secret
Des papiers qui pourront m'instruire tout-à-fait.

Fin du second acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

ANGE'LIQUE, JULIETTE.

JULIETTE.

ALons, il faut un peu faire tête à l'orage.

ANGE'LIQUE.

Trop de confusion a glacé mon courage.

JULIETTE.

L'amour est cependant fait pour en inspirer.

ANGE'LIQUE.

Je ne puis que rougir, me taire, & soupirer.

JULIETTE.

Reprenez vos esprits.

ANGÉLIQUE.

Non, quoi que je me dise,
Je ne puis revenir d'avoir été surprise.

JULIETTE.

Pour un petit malheur faut-il se dérouter ?
La Baronne, entre nous, n'est pas à redouter ;
Elle est femme du monde, & n'en fera que rire :
Pour l'autre, au pis aller, il faut la laisser dire.

ANGÉLIQUE.

C'est elle qui me cause aussi le plus d'effroi.

JULIETTE.

Quelle enfance! Eh, qui peut malgré vous, malgré moi,
Vous contraindre à rester ainsi sous sa tutelle ?

ANGE'LIQUE.

Sa raison, sa vertu.

JULIETTE.

Je n'en ai pas moins qu'elle.

ANGE'LIQUE.

Je ne sais, mais je sens qu'elle ne me dit rien,
Qui véritablement ne soit que pour mon bien :
C'est un fait ; mais, j'ai beau m'en convaincre moi-même,
Quelle conviction tient contre ce qu'on aime ?
Quand Sainville paroît, tout est évanoui.

JULIETTE.

Cela se doit ; il va venir.

ANGE'LIQUE, *en regardant de côté & d'autre.*

Eh, vraiment oui !

JULIETTE.

Arrangé - vous tous deux, tandis que la Baronne
Dans le fond du jardin est avec votre bonne,
En un grand pour - parler.

ANGE'LIQUE.

C'est à notre sujet.

JULIETTE.

Bon, bon ! qu'importe. Adieu, je vais faire le guet.

SCENE II.

SAINVILLE, ANGE'LIQUE.

SAINVILLE.

Nous nous étions promis qu'une ombre salutaire,
De nos feux mutuels couvriroit le mystere :
Cependant vous voyez que tout est découvert.
Vous puis-je à ce sujet parler à cœur ouvert ?

ANGE'LIQUE.

Hélas ! Vous le pouvez ; je répondrai de même.
Que vois-je dans vos yeux ?

SAINVILLE.

Mon désespoir extrême.

ANGE'LIQUE.

D'où vient ?

SAINVILLE.

Je suis perdu.

ANGE'LIQUE.

Vous ! quel trouble est le mien ?

SAINVILLE.

On pourroit me sauver, mais vous n'en ferez rien ;
Vous savez que l'amour nous a fait l'un pour l'autre.

ANGE'LIQUE.

Eh bien ?

SAINVILLE.

Vous trahirez & son choix, & le votre.
Les persécutions vous feront succomber ;
On travaille au malheur où nous allons tomber.

ANGE'LIQUE.

De quoi me grondez vous? Puis-je aimer davantage?

SAINVILLE.

Je veux autant d'amour avec plus de courage.

ANGE'LIQUE.

Laissez-moi vous aimer comme je puis aimer.

SAINVILLE.

Non, ce n'est pas assez.

ANGE'LIQUE.

Qui peut vous alarmer?

SAINVILLE.

L'instant où je vous parle est le seul qui nous reste;
On va vous accorder cette grace funeste
Que votre complaisance à fait solliciter;
On saura vous résoudre enfin à l'accepter.
Que dis-je! On obtiendra de votre obéïssance
D'agréer les horreurs d'une éternelle absence.

ANGE'LIQUE.

A Subir cet arrêt je dois me préparer;
Mais sans nous désunir on peut nous séparer.

SAINVILLE.

Oui, je dois prendre en vous de grandes assurances;
Jamais l'éloignement, le tems, les remontrances
Ne produiront sur vous leur infaillible effet,
Et vous braverez tout comme vous avez fait.

ANGE'LIQUE.

Que me reprochez-vous?

SAINVILLE.

Une épreuve cruelle.

ANGE'LIQUE.

Eh! n'avois-je pas lieu de vous croire infidéle?

SAINVILLE.

Cruelle! On vous aidoit à vous l'imaginer;
Mais au fond du désert où l'on va vous mener,
On ne tardera guéres à vous le faire accroire,
A noircir un absent par quelque fausse histoire

Que l'on aura grand ſoin de circonſtancier ;
Et je n'y ſerai point pour me juſtifier.
Vos feux ne pourront pas ſe nourrir de leurs cendres.

ANGE'LIQUE.

Ne m'écrirez-vous pas ?

SAINVILLE.

Les lettres les plus tendres
Ne peuvent ſoutenir long tems un foible cœur ;
Notre ennemie alors uſera de noirceur :
Les unes en ſecret ſeront interceptées ;
Les autres à ſon gré ſeront interpretées,
La perfide ſaura d'un air doux & trompeur,
Vous faſciner les yeux de l'eſprit & du cœur.

ANGE'LIQUE.

Mais je les lirai ſeule.

SAINVILLE.

Elle les aura vûes :
Vous n'en recevrez point qu'elle ne les ait lûes ;
Elle s'en ſervira, vous dis-je, à mes dépens,
Et les ſupprimera quand il en ſera tems.

ANGÉLIQUE.

Je vois en frémiſſant quel péril nous menace !
Puis-je le détourner ? Que faut-il que je faſſe ?

SAINVILLE *en tirant un papier.*

Me croire, m'imiter, & m'en ſigner autant :
Voilà ce que l'amour exige en cet inſtant :
(En lui donnant l'écrit.)
De notre ſûreté c'eſt-là l'unique gage.

ANGE'LIQUE *en prenant le papier.*

Quel eſt donc ce papier ?

SAINVILLE.

Le ſerment qui m'engage
A rendre à vos appas un hommage éternel,
Le garant & le ſeau de ce don ſolemnel,
Que Vous font à jamais l'amour & l'hyménée,
De ma main, de mon cœur, & de ma deſtinée....

Quoi donc ! vous hésitez à recevoir ma foi,
Et votre main balance à se donner à moi?

ANGÉLIQUE.

Eh ! le puis-je ?

SAINVILLE *animé.*

Comment ?

ANGE'LIQUE *tremblante.*

Quel couroux vous enflamme !

SAINVILLE.

L'impossibilité n'est qu'au fond de votre ame.
Eh ! quel obstacle empêche un nœud si plein d'appas ?
Hélas ! vous le cherchez & ne le trouvez pas ?
Si vous m'avez dit vrai, vous êtes à vous-même,
Vous dépendez de vous ; votre infortune extrême,
Dont je rends grace au sort, vous met en liberté
De choisir qui vous plaît.

ANGE'LIQUE.

Oui, c'est la vérité ;
Je n'ai point de parens, du moins que je connoisse,
Mais, quoi, puis-je, à mon âge, être assez ma maîtresse,
Pour que mon seul aveu dispose de ma main ?

SAINVILLE.

Non, j'attendois de vous ce refus inhumain.

ANGE'LIQUE.

Une raison n'est pas un refus.

SAINVILLE *à part.*

L'inconstance !

ANGE'LIQUE.

Mais si je consultois.....

SAINVILLE.

Qui ? Votre Gouvernante,
Et vous, consulterez ensuite votre cœur.

ANGE'LIQUE *éplorée.*

Tenez, vous me traitez avec trop de rigueur ;
Vous me troublez si fort, qu'à peine je respire :
Je ne sais déja plus ce que j'avois à dire.

SAINVILLE.

Si vous daigniez sur vous faire un juste retour.

ANGE'LIQUE.

Eh ! je crains ma raison autant que mon amour.

SAINVILLE.

Croyez donc l'un & l'autre. Eh! comment, je vous prie,
M'assurer autrement de vous, & de ma vie ?
Je ne veux seulement, pour calmer mes frayeurs,
Que le titre d'époux : consentez, ou je meurs...

ANGE'LIQUE.

Ah, Ciel !

SAINVILLE.

Je régne, ou non, dans le fond de votre ame.
Le tems nous presse ; optez d'accorder à ma flamme
Le titre que le Ciel semble me désigner,
Ou de m'oter la vie.

ANGE'LIQUE.

Hé bien, je vais signer :
Mais vous en répondrez.

SAINVILLE.

On a bien de la peine
A vous faire agréer d'éterniser ma chaine,
A vous faire accepter le plus heureux lien.
Est-ce ainsi qu'on se rend ?

ANGE'LIQUE.

Vous ne pardonnez rien.

SAINVILLE.

Non, sans doute, à l'amour.

ANGÉLIQUE *en lui tendant la main tendrement.*

Ah! Quelle tyrannie.

SCE-

SCENE III.

JULIETTE *en courant*, SAINVILLE, ANGELIQUE.

JULIETTE *en poussant Angélique.*

DE'campez au plus vite ; il nous vient compagnie.

SAINVILLE.

Qui donc ?

JULIETTE.

Le Président.

SAINVILLE.

Mon pere ?

ANGELIQUE.

Ah ! j'ai le cœur transi.

JULIETTE *à Angélique, en la tirant de l'autre côté.*

Par où diantre allez-vous ? Sauvez-vous par ici.

SCENE IV.

SAINVILLE *à Juliette.*

TOi, ne la quitte pas, ton soin m'est nécessaire.

JULIETTE.

Je suis piquée au jeu ; laissez, laissez moi faire.

(Elle sort.)

SCENE V.

LE PRE'SIDENT, SAINVILLE.

LE PRE'SIDENT.

BOn, nous ferons ici plus en particulier :
On voudroit votre avis fur un cas fingulier.

SAINVILLE.

Mon pere, vous favez que jamais je ne flatte.

LE PRE'SIDENT.

C'eft par cette raifon ; l'affaire eft délicate.
Les confeils les plus vrais font ici les meilleurs.
Un Juge affez habile, honnête homme d'ailleurs.
Vous riez ?

SAINVILLE.

C'eft de voir ce titre imaginaire
Etre fi conftamment l'épithéte ordinaire
Que s'accordent, entr'eux, les hommes indulgens ;

LE PRE'SIDENT.

Ainfi, vous ne croyez guéres aux honnêtes gens.

SAINVILLE.

Ma foi, ceux que j'ai vûs me font douter des autres.

LE PRE'SIDENT.

Mon fils, quels préjugés étranges que les votres !
Il eft des gens de bien... Je penfe, fur ma foi,
Que vous ne jugez pas plus fainement de moi.

SAINVILLE.

Mon pere, en vérité, ce reproche me pique !

LE PRE'SIDENT.

Vous me croyez, du moins, un peu trop politique:
Eh ! prenez, ou laiffez les hommes tels qu'ils font,
Tout auffi-bien que vous je les connois à fond ;

Mais je suis envers eux avec moins de rudesse ;
Indulgent par lumiere, & non pas par foiblesse ?
Mais revenons enfin. Ce Juge en question
Fut chargé d'un Procès, dont la décision
Devoit, à son rapport, regler la destinée :
De gens de qualité qu'un heureux hyménée
Venoit d'unir.

SAINVILLE.

Laissons la noblesse du sang ;
Aux yeux de l'équité tous ont le même rang.
Pesons les droits réels : la plus haute naissance
Ne doit pas faire un grain de plus dans la balance.

LE PRESIDENT.

Oui, mais tout l'embarras est de bien rencontrer ;
Souvent le meilleur droit ne sait pas se montrer :
Car vous n'ignorez pas qu'il n'est rien que n'employe
Ce monstre ingénieux a poursuivre sa proie,
Dont le métier cruel, & cependant permis,
Est souvent de corrompre ou d'égarer Thémis.
A ce fleau funeste, à ce mal sans remede,
Ajoutez pour surcroît que la main qui nous aide
Peut se laisser surprendre, ou gagner. En effet,
Ne sauroit-on nous faire un infidéle extrait ?

SAINVILLE.

Tout Juge qui s'en sert a tort : c'est mon systême ;
Jamais il n'est trop bon pour voir tout par lui-même ;
Et s'il n'y donne pas tous ses soins, tout son temps,
Cette épargne est un vol qu'il fait à ses clians.
Pourquoi se charge-t-il des fortunes publiques ?

LE PRESIDENT.

Vous êtes bien rigide !

SAINVILLE.

Et des plus véridiques.
Je vois d'ici ce Juge, indigne de pardon,
Comme il le méritoit, dupé par un fripon.

LE PRE'SIDENT.

Vous l'avez dit : un traître, un ferpent domeftique
Priva la vérité de fa preuve autentique.
Le titre difparut; le bon droit fuccomba;
L'erreur dicta l'Arrêt, & le malheur tomba
Sur des infortunés trop pleins de confiance,
Et qui n'avoient, d'ailleurs, aucune expérience.

SAINVILLE.

Mais leur Juge étoit fait pour en favoir plus qu'eux.
Peut il fe confoler de leur défaftre affreux,
Et d'en avoir été la caufe ?

LE PRE'SIDENT.

Involontaire.

SAINVILLE.

Qu'importe il a laiffé trahir fon miniftere;
Il avoit un dépôt; à qui l'a-t-il remis ?
Si l'excufe avoit lieu, tout deviendroit permis.

LE PRE'SIDENT.

Le temps & le hazard, firent enfin connoître,
Mais trop tard, les excès qu'avoit commis ce traître.
On fût la vérité : le titre n'étoit plus;
Et le Juge accablé de regrets fuperflus,
Fut réduit à verfer des pleurs trop légitimes;
Enfuite l'on apprit que l'une des victimes,
Cherchant à réparer les rigueurs de leur fort,
Sous un ciel étranger avoit trouvé la mort;
Que fa veuve, fans biens, pour élever leur fille,
Unique rejetton d'une illuftre famille,
L'avoit abandonnée auffi-bien que fon nom.

SAINVILLE.

Hé bien, s'il eft ainfi, que me demande-t-on ?

LE PRE'SIDENT.

Ce que doit faire un Juge en ce malheur extrême.

SAINVILLE.

Tout homme qui confulte, eft peu fur de lui-même;
Et que dire à celui qui ne fe juge pas ?

LE PRESIDENT.

Mais, vous, qu'auriez vous fait dans un ſemblable cas,
Ce Juge le demande ?

SAINVILLE.

Il veut que je prononce,
Qu'il tremble ! Mais à quoi ſervira ma réponſe ?
Quoi qu'il en ſoit, enfin, j'aurois déja rendu
A ces infortunés tout ce qu'ils ont perdu ;
C'eſt à quoi je condamne un Juge qui s'abuſe :
Qu'il répare ſes torts s'il veut qu'on les excuſe ;
L'ignorance & l'erreur ſont des crimes pour lui.

LE PRESIDENT.

On prononce aiſément dans la cauſe d'autrui :
Celui dont je vous parle, eſt peu riche.

SAINVILLE.

Qu'importe ?

LE PRESIDENT.

La reſtitution pourroit être ſi forte....

SAINVILLE.

La ſomme n'y fait rien ; l'exacte probité
Ne peut jamais avoir de terme limité.

LE PRESIDENT.

Ainſi vous vous ſeriez exécuté vous-même ?

SAINVILLE.

Aſſurément.

LE PRÉSIDENT *en ſouriant.*

Fort bien.

SAINVILLE.

Je vous parois extrême ;
Ma façon de penſer, contraire aux mœurs du temps,
N'attirera ſur moi que des ris inſultans.

LE PRÉSIDENT.

Pardonnez-moi, mon fils.

SAINVILLE.

Que dites-vous, mon pere ?

LE PRE'SIDENT.

J'ai pensé comme vous ; j'ai fait plus, & j'espere
Que vous y donnerez l'aveu le plus flatteur.
Vous voyez le coupable, & le réparateur.

SAINVILLE.

Vous ?

LE PRE'SIDENT.

Moi même.

SAINVILLE.

Ah, Grands Dieux ! Que ma source m'est chere !
Que je suis enchanté de vous avoir pour pere !
(Il l'embrasse.)
Pardonnez ces transports à mon cœur éperdu.

LE PRE'SIDENT.

Si-tôt que je l'ai pû, j'ai fait ce que j'ai dû,
Et je viens d'expier ma méprise funeste ;
Il vous en coûtera.

SAINVILLE.

Votre vertu me reste.

LE PRE'SIDENT.

Ah, Qu'il m'est doux de voir que je revis en vous !
Ah ! Pere fortuné !

SAINVILLE.

Vous méritez de tous,
La vénération, l'estime la plus haute :
Que vous êtes heureux d'avoir fait une faute,
Qui vous a procuré l heureuse occasion,
De faire une si grande & si bonne action !
(Juliette paroît, & fait des signes.)

LE PRÉSIDENT.

Le Ciel me l'inspira, le Ciel la récompense ;
Sachez ce qui m'arrive en cette circonstance.
Un ancien ami, de même rang que nous,
Et qui m'atend chez moi, vient de m'offrir pour vous
Un des meilleurs partis qui soient peut-être en France;
C'est une fille unique, une fortune immense :

Je réponds de ses mœurs, & j'en suis enchanté :
Car c'est là, selon moi, la premiere beauté.
D'ailleurs, elle est charmante; enfin, l'on vous préfere,
Je vous en parle ici de la part de son pere ;
Et c'est un mariage à conclure au plûtôt.
Vous savez notre état, je vous l'ai dit tantôt ;
Ce qui vient d'arriver, comme vous pouvez croire,
Nous dérange beaucoup en nous couvrant de gloire.
J'ai vendu cette Terre où vous vous plaisiez tant.

SAINVILLE.

Donnez, engagez tout, j'en serai plus content.

LE PRÉSIDENT.

Vous paroissez bien froid, quand la fortune même....

SAINVILLE.

Mon pere, pardonnez ma répugnance extrême.

LE PRÉSIDENT.

L'hymen vous fait-il peur ?

SAINVILLE.

Non, j'y vois mille appas ;
Cette fille est trop riche, & ne me convient pas.

LE PRÉSIDENT.

Comment donc ?

SAINVILLE.

(Juliette reparoît encore.)

Il faudroit lui devoir ma fortune,
C'est une dépendance un peu trop importune ;
Les grands biens d'une femme augmentent trop ses [droits,
Et par reconnoissance il faut subir ses loix ;
Ce bienfait là devient une dette éternelle,
Dont on ne peut jamais s'acquitter avec elle.
Quoiqu'il en soit, malgré ma situation,
Je ne veux pas avoir cette obligation.

LE PRÉSIDENT.

Bon ! Est-ce qu'un mari n'est pas toujours le maître ?

SAINVILLE.

Je ne veux point d'esclave, & je ne veux pas l'être.

LE PRÉSIDENT.

Votre prudence ici me paroît un défaut.

SAINVILLE.

Une compagne aimable est tout ce qu'il me faut ;
J'épouse pour aimer ; pour être aimé de même ;
Je ne pourrois prétendre à ce bonheur extrême :
Vingt exemples pour un semblent m'en avertir ;
C'est se vendre, en un mot, & non pas s'assortir.

LE PRÉSIDENT.

Ah ! Vos réflexions détruiront ce scrupule ;
Car, entre nous, mon fils, il est trop ridicule.
Je vous laisse y penser, & je vais de ce pas
Engager cet hymen.

(*Il sort.*)

SAINVILLE.

Qui ne se fera pas.

SCENE VI.

SAINVILLE, JULIETTE.

JULIETTE.

Que diantre, un fils a-t-il tant à dire à son pere ?
Votre Angélique est folle, elle me désespere ;
La crainte, l'épouvante, & la timidité
Triomphent pour le coup de sa facilité.
Vous ne la tenez plus.

SAINVILLE.

Ah ! Ciel, quel coup de foudre !

JULIETTE.

Voyez si vous pouvez vous-même la résoudre ;
Mais ne l'espérez plus.

SAIN-

SAINVILLE.

Je m'en vais la trouver.

JULIETTE.

Elle est dans le jardin qui s'occupe à rêver.

(Sainville sort.)

SCENE VII.

JULIETTE *seule.*

ETre fille, & vouloir l'être toute sa vie,
Me paroît, par ma foi, la derniere folie.
Le beau titre à garder ! N'est il pas bien charmant,
Sur tout lorsque l'on peut épouser son amant ? ...

SCENE VIII.

LA BARONNE, LA GOUVERNANTE. JULIETTE.

LA GOUVERNANTE.

OU peut être Angélique ?

JULIETTE.

Ah ! je vous le demande !
L'ai-je à ma garde ? Elle est, ce me semble, assez grande
pour être sa maîtresse ?

LA GOUVERNANTE.

Il faut me l'amener.

JULIETTE *en montrant la Baronne.*

J'obéis à Madame, elle peut ordonner ;

Mais, vous.

LA BARONNE.

Obéiſſez quand Madame l'ordonne.

JULIETTE *en regardant la Gouvernante.*

Madame, ah! par ma foi, l'épithéte m'etonne.

(Elle ſort.)

SCENE IX.

LA BARONNE, LA GOUVERNANTE.

LA BARONNE.

HÉbien; ma chere amie!

LA GOUVERNANTE.

Ah! c'eſt trop m'honorer.

LA BARONNE.

Ce titre vous eſt dû, je ne puis l'ignorer;
Avoués que c'eſt vous, qu'un Procès déplorable,
A contrainte à ſubir un ſort ſi miſérable.

LA GOUVERNANTE.

Vous me déſeſpérez.

LA BARONNE.

Eh! Madame, achevez;
Cet aveu que j'implore, & que vous me devez.

LA GOUVERNANTE.

Què voulez-vous de plus de ma reconnoiſſance?

LA BARONNE.

La faveur d'être admiſe en votre confidence:
Mais je lis dans votre ame une noble fierté;
Un courage au-deſſus de toute adverſité,
Vous fait déſavouer votre infortune extrême;
Et vous impoſez ce déni de vous-même,

Par égard pour le rang où vous avez été,
Par mépris pour le sort qui vous a tout ôté;
Mais, ce que vous cachez, n'en est pas moins visible;
Vous brillez, malgré vous, d'un éclat trop sensible;
Vous voulés vous couvrir d'une ombre qui vous fuit,
Madame, écartez donc le charme qui vous suit.

LA GOUVERNANTE.

Vous êtes dans l'erreur, le Président s'abuse.

LA BARONNE.

Hé bien, pour vous convaincre, il faut que je m'accuse.

LA GOUVERNANTE.

De quoi?

LA BARONNE.

Votre secret n'en est plus un pour moi;
J'ai surpris des papiers qui sont dignes de foi.

LA GOUVERNANTE.

Ciel!

LA BARONNE.

J'ai vû de mes yeux la preuve la plus claire,
D'un fait dont vous voulez soutenir le contraire;
Vous êtes sûrement la Comtesse d'Arsfleurs.

LA GOUVERNANTE.

Qu'entens-je?

LA BARONNE.

Pardonnez, pour finir vos malheurs;
Cette conviction m'étoit trop nécessaire.

LA GOUVERNANTE.

Madame, quel usage en avez-vous pû faire?
Falloit-il me trahir? Jugez de mon regret,
Et de quelle importance est pour moi mon secret,
Puisque je le cachois à tout ce que j'adore,
A ma fille, en un mot!

LA BARONNE.

Angélique l'ignore?

LA GOUVERNANTE.

Et jamais de ma part elle n'en ſaura rien.

LA BARONNE.

Eh! quoi, la pouvez-vous priver d'un ſi grand bien?

LA GOUVERNANTE.

Je la ſers beaucoup mieux que vous ne pouvez croire;
Eh! que lui produiroit ma douloureuſe hiſtoire?

LA BARONNE.

Qu'en peut il arriver, de lui faire ſavoir
Sa naiſſance?

LA GOUVERNANTE.

L'Orgueil & l'affreux déſeſpoir.
Non, Madame, laiſſons à cette infortunée
L'eſprit de ſon état, & de ſa deſtinée.
On n'eſt point malheureux quand on peut ignorer,
Tout ce que l'on pourroit avoir à déplorer.
J'ai dit ce qu'il falloit.

LA BARONNE.

Ah! ma chere Comteſſe,
Mes ſoins n'ont point bleſſé votre délicateſſe,
Croyez que je n'ai fait nul éclat indiſcret,
Aucun autre que moi ne ſait votre ſecret;
J'ai ſû le ménager avec un ſoin extrême:
Le Préſident qui veut être inconnu lui-même,
Et qui m'en impoſoit la plus expreſſe loi,
A daigné s'en fier aveuglément à moi,
Content de relever votre illuſtre famille,
Madame, il ne connoît ni vous, ni votre fille;
Son bonheur lui ſuffit; en effet, il eſt tel
Qu'il ſe croit à préſent le plus heureux mortel.

SCENE X.

LE PRESIDENT, LA BARONNE, LA GOUVERNANTE.

LE PRESIDENT.

Madame, prenez part à ma douleur extrême ;
Je croyois être heureux, vous l'avez cru vous-même ;
Pour moi, tout votre zéle en vain s'est déployé.
Je suis au désespoir, on m'a tout renvoyé ;
Oui, tout m'est revenu.

LA BARONNE.

Ciel ! quelle est ma surprise !

LE PRESIDENT.

Il faut qu'absolument vous vous soyez méprise,
Et votre erreur me rend d'autant plus malheureux,
Que j'avois pû me croire au comble de mes vœux.

LA BARONNE *à la Gouvernante.*

Comment voulez-vous donc que je me justifie ?

LA GOUVERNANTE.

Ah ! je vois bien qu'il faut que je me sacrifie,
Et que j'avoue enfin un secret échappé.
(Au Président.)
C'est vous-même, Monsieur, qui vous étes trompé.

LE PRESIDENT *à la Baronne.*

Est-elle du secret ?

LA BARONNE.

El le sait tout.

LE PRESIDENT.

Qu'entends-je ?

Votre indiscretion me paroît bien étrange !

LA BARONNE.

Vous me pardonnerez ce que j'ose avancer ;
Ce renvoi vous étonne ? avez-vous dû penser
Qu'il pût être permis, à cette infortunée,
De relever ainsi sa triste destinée,
Et de vous dépouiller. En cette occasion ?
La générosité vous fait illusion.

LE PRÉSIDENT.

De quel droit, s'il vous plaît, prenez-vous sa querelle ?

LA GOUVERNANTE.

Ah ! je n'en ai que trop, je puis parler pour elle ;
Mettez-vous à sa place : auriez-vous accepté ?
Elle a tout refusé ; ce n'est point par fierté,
Par dédain, par mépris, elle en est incapable.

LE PRÉSIDENT.

Mais, n'avouez-vous pas que son Juge est coupable
D'avoir été surpris ?

LA GOUVERNANTE.

Qui peut ne l'être pas ?

LE PRÉSIDENT.

Il compte que l'erreur est un crime en ce cas,
Et qu'il doit l'expier.

LA GOUVERNANTE.

La victime en appelle ;
Il a crû bien juger, il est quitte envers elle.

LE PRÉSIDENT.

Mais de son ministere il s'est mal acquité.

LA GOUVERNANTE.

Dès qu'il n'est point coupable aux yeux de l'équité,
Il ne peut l'être aux yeux de cette infortunée ;
Vous ne la vaincrez point, elle est déterminée :
N'en parlons plus, elle a subi son jugement,
Le Ciel même a pris soin du dédommagement.

LE PRÉSIDENT.

Comment ?

LA GOUVERNANTE.

En lui donnant la force & le courage
D'accepter, de braver constamment son naufrage,
De voir, d'envisager désormais le passé,
Et tout ce qu'elle fut comme un songe effacé
Que l'on ne devroit plus offrir à sa mémoire;
Dans son abaissement; laissez-lui cette gloire,
C'est tout ce qu'elle veut.

LE PRÉSIDENT.

Je serois criminel,

LA GOUVERNANTE.

Vous ne lui devez plus qu'un secret éternel.
(*Elle sort.*)

SCENE XI.

LE PRE'SIDENT, LA BARONNE,

LE PRÉSIDENT.

PArdonnez ma surprise, elle est trop légitime,
Je n'en saurois douter; voilà donc ma victime,
C'est moi qui suis la sienne... O refus douloureux!
Dieux! Qu'elle m'a rendu confus & malheureux!
Que son abaissement l'éleve & m'humilie!
Ainsi j'aurai causé le malheur de sa vie;
Et pour le réparer, mes soins sont sans effet,
Elle veut à jamais me laisser mon forfait.
Eh! c'est trop se venger, unissons-nous contre elle,
Je prétends m'acquitter, la dette est trop cruelle!

LA BARONNE.

J'admire, entre elle & vous, ces généreux combats.

LE PRÉSIDENT.

Eh! l'admiration ne la sauvera pas.

LA BARONNE.

Auſſi ne veux-je point y borner tout mon zéle,
J'en reſſens, comme vous, une peine mortelle:
S'il eſt quelque moyen, venez, j'oſe eſpérer
Que le Ciel aura ſoin de nous le ſuggérer.

Fin du troiſiéme Acte.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

ANGÉLIQUE, LA GOUVERNANTE.

LA GOUVERNANTE *à part.*

ELle rêve.... Feignons de ne l'avoir pas vûe,
Lorſque tous deux ont eu leur derniere entrevûe.

ANGÉLIQUE *appercevant la Gouvernante.*

Vous m'avez cherchée?

LA GOUVERNANTE.

Oüi mon empreſſement
Vous donne, je le vois, du refroidiſſement;
Il m'a, dans votre cœur, en ſecret deſſervie.

ANGÉLIQUE.

Quand j'ai de l'amitié, c'eſt pour toute ma vie.

LA GOUVERNANTE.

Puis-je vous demander, ſans indiſcrétion,
S'il vous ſouvient encor d'une comiſſion,
Dont vous m'aviez chargée auprès de la baronne?

ANGÉLIQUE.

Vous me la rappellez.... Mais à propos, ma bonne.

LA

LA GOUVERNANTE.

Quoi?

ANGÉLIQUE.

Si vous m'en croyez, sans trop précipiter,
Vous attendrez encore à vous en acquiter.

LA GOUVERNANTE.

(à part.)

Pourquoi? dissimulons.

ANGÉLIQUE.

C'est qu'il faut que j'y pense.
Mettez-vous à ma place en cette circonstance;
Il s'agit de quitter, & d'abandonner tout.

LA GOUVERNANTE.

Le monde vous doit-il inspirer tant de goût?
Se peut-il qu'à vos yeux il offre assez de charmes
Pour préferer d'y vivre au milieu des alarmes;
Et de l'incertitude où je vois votre sort,
Lorsqu'à l'abri de tout, tranquille dans le port,
Ou peut, ainsi que vous, se rendre fortunée,
Faut-il mettre au hazard toute sa destinée?
On ne doute de rien dans le cours des beaux jours;
On croit que l'avenir y répondra toujours.

ANGE'LIQUE.

Je m'en flatte, calmez vos frayeurs indiscrettes.

LA GOUVERNANTE.

Vous vous éblouissez de l'état où vous êtes;
Et s'il vient à changer, que ferez-vous alors?
Le néant est caché sous de si beaux dehors;
La Baronne vous aime, & j'en suis convaincue;
Mais d'un moment à l'autre, une mort imprévûe
Peut, en vous l'enlevant, vous laisser sans espoir.

ANGE'LIQUE.

Vous mettez tout au pis.

LA GOUVERNANTE.

Je ne fais que prévoir,
Je ne soutiendrois pas cette disgrace affreuse.

ANGE'LIQUE.

Ne craignez rien pour moi, je ferai plus heureuse.

LA GOUVERNANTE.

Vous ne le voulez pas? J'en mourrai de douleurs,
Et ce sera pour vous le moindre des malheurs;
Je sai que la retraite, à des yeux de votre âge,
N'offre pas d'elle-même une riante image;
La jeunesse s'en fait un portrait peu charmant,
Bien-tôt l'expérience en décide autrement.
Que ne m'est il permis de vous citer la mienne?
Mais vous n'y croirez pas, on ne croit que la sienne;
A tout ce qu'il vous plaît, il faut se conformer;
On ne veut pas vous perdre: Eh! qui pourroit former
Un projet, un complot si cruel? Non, vous dis-je,
Un sacrifice entier n'est point ce qu'on exige:
Bien loin de vous réduire à cette extrémité,
Consentez seulement, pour un temps limité,
D'essayer avec moi d'un séjour plus tranquille,
Jusques au mariage.

ANGE'LIQUE.

Eh, de qui?

LA GOUVERNANTE.

De Sainville.

Convient-il à vos yeux d'en être les témoins?

ANGE'LIQUE.

En parle-t-on?

LA GOUVERNANTE.

Son pere y donne tous ses soins.

ANGE'LIQUE.

Et, quelle est la future?

LA GOUVERNANTE.

Une riche héritiere;
C'est de quoi l'on m'a fait la confidence entiere.

ANGE'LIQUE.

On vous trompe.

LA GOUVERNANTE.

Eh! pourquoi voulez-vous vous flatter,

Quand cet événement va bien-tôt éclater ?
Je vous ai toujours dit que jamais l'hyménée
N'attacheroit Sainville à votre destinée ;
Et s'il vous l'a juré, c'est le serment trompeur
D'un traître, d'un perfide, & d'un lâche imposteur.

ANGE'LIQUE.

A votre zéle ardent je me livre moi-même ;
Mais n'allez pas plus loin, respectez ce que j'aime.

LA GOUVERNANTE.

Vous l'aimez ?

ANGE'LIQUE.

Et, jamais je n'aurai d'autre amour ;
Oui, mon cœur lui jure à chaque instant du jour ;
Je le dois, je remplis un devoir plein de charmes.

LA GOUVERNANTE.

Un devoir ! Excusez de trop vives alarmes ;
Si j'ai tort, il en faut accuser l'amitié ;
Mais enfin, par tendresse autant que par pitié,
Ne me direz-vous rien de plus de ce mystere ?
Faut-il que je l'ignore ?

ANGE'LIQUE.

Oui, j'aurois dû me taire.

LA GOUVERNANTE.

Et, Pourquoi me celer vos secrets les plus doux,
A moi qui ne puis être heureuse que par vous,
Que par votre bonheur ? Je n'en puis avoir d'autre,
Et vous me le cachez ? Quel refus est le votre ?
Que vous ai-je donc fait pour l'avoir mérité ?

ANGE'LIQUE.

L'état où je vous vois, & la nécessité
De me justifier dans tout ce que j'adore,
Vont vous ouvrir mon cœur.

LA GOUVERNANTE *à part.*

Qu'els secrets vont éclore !

ANGE'LIQUE.

Sainville n'est pas tel que vous l'avez pensé :

Quels regrets vous aurez de l'avoir offensé!
Cet hymen que l on croit si prêt à se conclure,
Ne se fera jamais, comptez que j'en suis sûre.....
Sainville est engagé.

LA GOUVERNANTE *à part.*

Ciel! quel est mon effroi!

(*Haut.*)

Sainville est engagé, dites-vous?

ANGE'LIQUE.

Avec moi.

LA GOUVERNANTE.

Qui, vous, Angélique?

ANGE'LIQUE.

Oui moi-même.

LA GOUVERNANTE.

Est-il possible

ANGE'LIQUE.

Un nœud qu'à tous les yeux nous rendrons invisible,
Nous enchaîne à jamais au gré de nos soupirs.
Quoi! N'étoit-ce pas là l'objet de vos desirs?
Vous doutiez seulement que l'amour de Sainville
Eût un but légitime? Hé bien, soyez tranquille,
J'ai sa main & sa foi, ses destins sont les miens.

LA GOUVERNANTE.

Eh! de quels droits?

ANGE'LIQUE.

Faut il d'autres droits que les miens?
Mon aveu doit suffire, à ce que j'imagine:
Ne m'avez-vous pas dit que j'étois orpheline,
Et sans nulle fortune, à la merci du sort?
S'il est vrai, j'ai donc pû, sans avoir aucun tort,
Ne prendre, auparavant, les ordres de personne.

LA GOUVERNANTE.

Du moins, vous auriez dû consulter la Baronne,
Peut-être auriez-vous pû me faire cet honneur...
Mais, non, je ne crois point ce prétendu bonheur,

ANGE'LIQUE.

Vous ne le croyez pas ? Il faut donc vous confondre.
(*en tirant la promesse de Sainville.*)
Tenez, voyez, lisez ; qu'aurez-vous à répondre ?
Est-ce là, de sa foi, le garant immortel ?
Dès que nous le pourrons, nous irons à l'Autel,
Confirmer en secret, cette union parfaite...
Vous en serez temoin. ... Etes vous satisfaite ?
Sur tout, ne dites rien de ma félicité ;
Gardez bien le secret.

LA GOUVERNANTE.

Cette nécessité
De vous envelopper des ombres du mystere,
Auroit dû vous donner un remords salutaire.
Voyez quel est l'abîme où vous vous enchaînez !
Ces nœuds défectueux, toujours infortunés,
Sont un piége couvert d'une fausse espérance,
Un écueil invisible aux yeux de l'innocence,
Et qu'elle n'apperçoit que lorsqu'il n'est plus temps.
Ah ! Pourquoi voulez-vous l'apprendre à vos dépens ?
Eh ! N'est-on pas assez à plaindre quand on aime ?
Un amant n'est déja que trop fort par lui-même,
Sans lui fournir encor des titres & des droits,
Dont on a vû l'amour abuser tant de fois.

ANGE'LIQUE.

Je ne serai jamais dans ce cas déplorable ;

LA GOUVERNANTE.

La sagesse n'est pas toujours inalterable ;
C'est en vain qu'on se flatte, & qu'on croit être sûr
De ne brûler jamais que du feu le plus pur ;
Malgré soi-même, enfin, l'on manque à sa promesse,
Et l'on cede, par force, à sa propre foiblesse :
Tout se découvre alors, un nœud si criminel
Ne laisse, en se brisant, qu'un opprobre éternel.

ANGE'LIQUE *à part.*

Cette femme n'a rien à voir que de funeste.

(*haut.*)

Eh ! tranquillisez-vous, je prendrai soin du reste.

LA GOUVERNANTE.

Un si grand intérêt ne sauroit vous toucher ;
Je n'ajoute qu'un mot.

ANGÉLIQUE *avec dépit*,

Je ne Puis l'empêcher.

LA GOUVERNANTE.

Sainville vous est cher ?

ANGÉLIQUE.

Cent fois plus que moi même.

LA GOUVERNANTE.

Hé bien, vous le perdez.

ANGÉLIQUE.

Ma surprise est extrême !
Eh ! Comment ?

LA GOUVERNANTE.

Sa fortune est au dessus de lui :
Le plus riche parti se présente aujourd'hui ;
S'il rejette, pour vous, l'hymen qu'on lui propose,
Le Président, surpris, en cherchera la cause :
Craignez tout d'un couroux justement mérité ;
N'en doutez pas, son fils sera deshérité,
Et vous aurez causé son malheur & le vôtre ;
Alors vous deviendrez à charge l'un à l'autre.
Vous croyez que l'amour, qui vous unit tous deux,
Vous tiendra lieu de tout ? Il fuit les malheureux,
Il aime la fortune, & n'est pas plus fidéle ;
On ne l'a que trop vû s'envoler avec elle,
Et ne laisser à ceux qu'il avoit enflammés,
Que l'affreux désespoir de s'être trop aimés.....
Vous ne m'écoutez pas ?

ANGÉLIQUE.

Il est vrai je ne songe,
Qu'à ma félicité.

Mais ce n'est qu'un mensonge ;
Enfin vous persistez?

ANGE'LIQUE.

Oui , sans doute , à jamais.

LA GOUVERNANTE.

Je n'ai donc plus qu'à voir si ces nœuds sont bien faits ;
Je n'en sai pas assez touchant cette matiere ;
Pour prendre , en ce papier , une assurance entiere ,
Il faut que je consulte.

ANGE'LIQUE.

Il n'en est pas besoin ;
Je ne souffrirai pas que vous preniez ce soin :
La moindre défiance est un manque d'estime ,
Sainville , avec raison , pourroit m'en faire un crime;
Je ne veux , contre lui , ni garants ni témoins ,
Je ne l'aimerois pas si je l'estimois moins.

LA GOUVERNANTE.

Pour plus de sûreté , souffrez que je m'informe ;
Je crains que cet écrit ne péche par la forme.

ANGÉLIQUE.

Et ! Que m'mporte , à moi, mes veux sont satisfaits ?
J'en crois mieux les sermens que Sainville m'a faits ,
Qu'à tout ce qu'on pourroit vous dire ; ainsi , ma [Bonne
Rendez-moi. . . .

LA GOUVERNANTE.

Je ne puis.

ANGE'LIQUE.

Votre refus m'étonne !

LA GOUVERNANTE.

Laissez-moi le garder , j'ose vous en prier.

ANGE'LIQUE.

Non, vraiment ; mais on vient.

SCENE II.

SAINVILLE, ANGE'LIQUE, LA GOUVERNANTE.

SAINVILLE *à Angélique.*

Quel est donc ce papier
Qu'elle cache avec soin ?

ANGÉLIQUE.

C'est notre mariage.
Vous allez me gronder.

SAINVILLE.

Quel est donc ce langage ?
Qu'avez-vous fait ?

ANGE'LIQUE.

J'ai crû pouvoir m'y confier.

SAINVILLE.

Qu'entends-je ?

ANGE'LIQUE.

J'ai tout dit pour vous justifier.

SAINVILLE.

De quoi, donc ?

ANGE'LIQUE.

Elle a tort ; il lui plaisoit de croire
Que vos feux offensoient votre honneur & ma gloire,
Que l'hymen ne pouvant jamais les couronner,
Au plus fatal espoir j'osois m'abandonner.
A présent, je ne sai quel scrupule l'arrête :
Tenez, demandez-lui ce qu'elle a dans la tête.

LA GOUVERNANTE.

Tout ce qu'on peut penser d'un hymen clandestin.

SAIN-

SAINVILLE.

Pouvions-nous autrement fixer notre destin
Que par un nœud secret ? Il étoit nécessaire ;
Mais enfin, je le sais, vous m'etes trop contraire
Pour ne pas abuser du malheureux secret
Dont elle vous à fait l'aveu trop indiscret.
Vous fûtes, vous serez toujours mon ennemie ;
Et cependant jamais je ne vous ai haïe.
Je vous détesterois si j'étois criminel :
Connoissez un amour qui doit être éternel ;
Sachez qu'il n'en est pas moins pur pour être extrême :
J'adore sa vertu, j'en fais mon bien suprême ;
Je n'ai rien qui me soit plus cher que son honneur :
Pourrois-je l'en priver sans perdre mon bonheur,
Sans me déshonorer, sans m'avilir moi-même ?
Ce n'est qu'à ses dépens qu'on corrompt ce qu'on aime :
Connoissez mes desirs ; je borne tous mes droits
Au seul titre secret...

LA GOUVERNANTE.

Ignorez-vous les loix
Et les droits paternels ?

SAINVILLE.

Hélas ! Qui les ignore ?
Je les sai comme vous ; mais je connnois encore
Un pouvoir au-dessus de leur autorité,
C'est celui de l'honneur & de la probité.
Ne peut-il arriver des temps plus favorables ?
Et les peres sont ils toujours inexorables ?
Un fils au désespoir en peut tout espérer ;
Mais j'ai fait un serment, rien ne peut l'altérer ;
Et c'est entre vos mains que je le renouvelle.

LA GOUVERNANTE.

Je ne le reçois point.

ANGE'LIQUE.

Eh ! Soyez moins cruelle,
Et consentez. D'abord que je répons de lui....

SAINVILLE.

Hé bien, féparez-nous, même dès aujourd'hui :
C'étoit votre deffein ; loin que je le combatte,
Je vous offre un moyen, la Baronne vous flatte.

LA GOUVERNANTE.

Comment ? Exp'iquez-vous.

SAINVILLE.

Je fais à ce fujet,
Qu'elle ne compte point remplir votre projet ;
Elle adore Angélique, &, malgré votre zéle,
Elle n'a pas deffein de fe féparer d'elle.
Puifque vous me craignez, partés dès-à-préfent :
J'ai le bien de ma mere, il fera fuffifant
Pour vous faire à jamais le fort le plus paifible,
En cas que mon bonheur foit toujours impoffible.
Avec elle, en un mot, abandonnez ces lieux,
Je remets à vos foins ce dépôt précieux ;
Recevez le de moi, pour le garder vous-même,
Et pour le rendre un jour à ma tendreffe extrême.
(*à Angélique.*)
N'y confentez-vous pas jufqu'à des temps plus doux ?

ANGELIQUE.

Moi, Sainville ? Ah ! Pourvû que je vive pour vous.
Au milieu des tranfports d'une fi douce attente,
Fût-ce dans un défert ; je ferai trop contente ;
L'efpérance tient lieu des biens qu'elle promet.
Oh ! Ma bonne, y confent.... Votre cœur s'y foumet.

LA GOUVERNANTE.

Vous êtes-vous flattés, aveugles que vous êtes,
Que je me prêterois au complot que vous faites ?
Voilà donc la vertu que vous me fuppofez ?
C'eft un enlévement que vous me propofez.
Pouvez-vous concevoir cette affreufe chimere ;
Moi, je vous aiderois à trahir votre pere,
A fon fang révolté je fervirois d'appui ?
La nature y répugne, & me parle pour lui.

Eh! Croyez que sa voix ne m'est pas étrangere.

SAINVILLE.

Mais songez qu'Angélique....

LA GOUVERNANTE.

Elle a beau m'être chere,
Je ne porterai point un coup si douloureux
Au mortel le plus digne & le plus généreux.

SAINVILLE.

Je ne veux que du temps, pour amener mon pere
A m'accorder enfin cet aveu que j'espere;
Il m'aime, je ne crains qu'un premier mouvement:
Du moins, en attendant l'heureux événement,
Gardez-nous le secret, ayez la complaisance....

LA GOUVERNANTE.

Qui? Moi, je garderois un coupable silence?
Je me suis contenue autant que je l'ai pû:
Mais vous ne cessez point d'offenser la vertu,
Vous doutez qu'on en puisse avoir dans la misere,
Il faudra prendre un juge.

SCENE III.

LE PRESIDENT, SAINVILLE, ANGELIQUE, LA GOUVERNANTE.

SAINVILLE *à part.*

Ah! Grands Dieux, c'est mon pere?
Je frémis; elle est femme à lui révéler tout.
(à la gouvernante.)
Madame, gardez vous de me pousser à bout.

LA GOUVERNANTE.

Je ferai mon devoir.

SAINVILLE.

Qu'eſt-ce qu'elle m'annonce ?

LE PRE'SIDENT.

Hé bien, mon fils, je viens chercher votre réponſe
Au ſujet d'un hymen qui flatte mes ſouhaits.

LA GOUVERNANTE.

Elle eſt entre mes mains, & je vous la remets.

LE PRE'SIDENT.

Quoi donc ?

LA GOUVERNANTE.

Ceci n'a pas beſoin que je l'explique ;
Mais en tout cas, Monſieur, je vous laiſſe Angélique.

SAINVILLE *à part.*

Tout eſt perdu.

LA GOUVERNANTE *à Angelique.*

Reſtez, attendez votre ſort.
(Elle s'en va.)

SAINVILLE *à Angélique.*

Ce ſera votre arrêt, & celui de ma mort.

SCENE IV.

LE PRE'SIDENT, SAINVILLE, ANGE'LIQUE.

LE PRÉSIDENT.

DItes-moi donc, Sainville, eſt-ce moi qui m'abuſe ?
Qu'ai-je lû ?

SAINVILLE.

Vous voyez ma faute & mon excuſe.

LE PRE'SIDENT.

Quel eſt donc cet écrit ?

SAINVILLE.

Le ferment folemnel
Qui m'engage à lui rendre un hommage éternel.

LE PRÉSIDENT.

Quoi donc ? Etes-vous libre ? Avez-vous pû promettre ?
Et tant qu'il me plaira de ne le pas permettre,
Pouvez-vous acquitter un femblable ferment ?

SAINVILLE.

Eh ! Regardez, mon pere, un objet fi charmant.
Voyez ; pouvois-je prendre une chaîne plus belle ?
(*à Angélique.*)
Raffurez-vous.

LE PRÉSIDENT.

C'eft donc avec Mademoifelle ?

SAINVILLE.

Oui, voilà mon vainqueur.

LE PRE'SIDENT.

Quelque foit votre choix,
Ainfi donc vous croyez être au-deffus des loix :
Voilà de votre part un oubli qui me paffe.

SAINVILLE.

Mon pere, je fai tout, mais je demande grace,
La forme eft contre moi ; mais, fans aller plus loin,
Voulez-vous mon bonheur ? Laiffez-m'en donc le foin.
Eh, qui peut mieux choifir fa chaîne que foi-même ?
Si vous avez fur moi l'autorité fuprême,
Eft-ce un droit tyrannique, une loi de rigueur ?
Ah ! Voulez-vous m'ôter l'ufage de mon cœur,
Et des liens du fang me faire des entraves ?
Les enfans font-ils donc de malheureux efclaves ?

LE PRE'SIDENT.

Non, mon fils ; mais enfin nous en favons plus qu'eux ;
Ce n'eft donc que par nous qu'ils peuvent être heureux ;
Et c'étoit là le droit d'un pere qui vous aime.

SAINVILLE.

Eh, que n'ai-je pas fait pour me vaincre moi-même !
Depuis plus de trois mois errant jusqu'à ce jour,
J'ai cherché dans le monde à perdre mon amour ;
Je me suis répandu pour éteindre ma flamme ;
J'ai moi-même frayé le chemin de mon ame :
Aux plus rares beautés j'ai mandié des fers,
Qu'en vain plus d'une fois les plaisirs m'ont offers.
A ce premier objet, d'une flamme si belle,
Le Ciel même a voulu que je fusse fidéle.

LE PRE'SIDENT.

Oui, le Ciel a tout fait. Eh, quelle illusion !
Je ne vous parle point de sa séduction
Qu'on peut vous accuser d'avoir mis en usage ;
Mon fils, j'aurois sur vous un trop grand avantage :

ANGE'LIQUE.

Ah ! Monsieur, arrêtez ; il a du me charmer.
Est-ce séduction que de se faire aimer ?
Reprochez-moi plûtôt l'ardeur dont je l'enflamme.
Oui, Monsieur, c'est sur moi que doit tomber le blâme :
On séduit, quand on plaît sans l'avoir mérité.

LE PRÉSIDENT.

Qu'il use contre lui de sa sévérité,
Devoit-il vous laisser ignorer qu'à votre âge,
Se donner sur la foi d'un pareil mariage,
Est un vol que l'on fait à ceux dont on dépend ?
L'amour rend, comme un autre, un sage inconséquent.

ANGE'LIQUE.

Il ne m'a point ravie à ceux dont je suis née,
Dès ma plus tendre enfance ils m'ont abandonnée ;
Il savoit que je puis disposer de mon sort,
A cet égard encor vous l'accusez à tort.

LE PRE'SIDENT.

Sans doute. Et je me dois rendre à cette chimere ?

ANGE'LIQUE.

Pourquoi non ?

LE PRE'SIDENT.

Une tante a les droits d'une mere.

ANGE'LIQUE.

Eh, ne savez-vous pas ?

LE PRÉSIEDNT.

Quoi ?

ANGE'LIQUE.

Qu'elle ne m'est rien.

LE PRÉSIDENT.

La Baronne ?

ANGE'LIQUE.

Oui, Monsieur, elle me veut du bien,
Mais....

LE PRÉSIDENT.

Comment ?

ANGE'LIQUE,

Je n'en suis point du tout héritiere.

SAINVILLE *à part.*

C'en est fait.

LE PRE'SIDENT *à part.*

Quel soupçon !

SAINVILLE *à part.*

Ma disgrace est entiere.

LE PRE'SIDENT *à Angélique.*

Ce que vous m'apprenez....

ANGE'LIQUE.

Doit le justifier,
Et vous autoriser à me sacrifier.

LE PRE'SIDENT.

(*à part.*) (*haut.*)
Quelle enigme ! En effet vous n'êtes point sa niéce ?

ANGE'LIQUE.

Non, Monsieur ; je ne dois ce nom qu'à sa tendresse ?

LE PRÉSIDENT *rêvant.*

A merveille.

SAINVILLE. *à part.*

Il en eſt encor plus irrité.

ANGÉLIQUE. *à Sainville.*

Ne faut-il pas toujours dire la vérité ?

LE PRESIDENT *à part.*

Plus j'y ſonge.... Ah, Grands Dieux !

SAINVILLE.

Quel couroux vous enflamme !
Un rapport enchanteur régne au fond de votre âme.
Quels titres ſont plus doux, quels biens ont plus d'appas !

LE PRESIDENT.

Laiſſez-moi.... Seroit-elle ?... Allons voir de ce pas
La Baronne.

SAINVILLE *ſe jettant aux piéds de ſon pere.*

Ah ! Mon pere, arrêtez, je vous prie ;
Si vous nous ſéparez, il y va de ma vie.
J'ai tort d'avoir formé ces nœuds ſans votre aveu,
Mais ſi dans votre cœur l'excuſe n'a plus lieu,
J'irai dans un déſert déplorer ce que j'aime,
Et ſubir les horreurs d'un déſeſpoir extrême.
Puiſſe le Ciel qui lit dans mon cœur éperdu,
Ajouter à vos jours ceux que j'aurois vécu,
Si vous l'euſſiez voulu ! Que faut-il que j'eſpere ;

LE PRESIDENT.

Eh ! Rapportez-vous-en, de grace, à votre pere :
Croyez que je prendrai le plus ſage parti ;
Bien-tôt de votre ſort vous ſerez averti.
(à ſon fils.) (à Angélique.)
Rentrez. Et vous, allez retrouver votre bonne.
(à ſon fils.) (ſeul.)
Sortez, vous dis-je. Et nous, allons chez la Baronne
La forcer de céder à mon empreſſement ;
Il faut que j'en obtienne un éclairciſſement.

Fin du quatriéme acte.

ACTE

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

SAINVILLE, JULIETTE.

JULIETTE.

Je vous dis qu'en un mot cela n'est pas possible ;
Ni pour moi, ni pour vous, elle n'est pas visible :
L'accès près d'Angélique est si bien interdit,
Qu'avec tout votre amour, avec tout mon esprit. . .

SAINVILLE.

Mais comment ?

JULIETTE.

C'est un fait, elle est comme enchaînée :
La porte du jardin vient d'être condamnée,
Car on a bien pensé que vraisemblablement
Vous pourriez en venir à quelque enlèvement.

SAINVILLE.

J'aurois eu cette idée ?

JULIETTE.

Enfin, on l'a prévue ;

SAINVILLE.

Et que dit Angélique ?

JULIETTE.

Il faudroit l'avoir vûe ;
Mais il vous est aisé de vous l'imaginer ;
Sans se voir, quand on s'aime, on peut se deviner.

SAINVILLE.

Ah ! Mon pere sans doute achève la vangeance ?
Et la Baronne est-elle aussi d'intelligence ?

Je ne sai, mais souvent au déclin des beaux jours,
Notre sexe prend moins le parti des amours.

SAINVILLE.

Ils me l'enleveront.... Ma perte est résolue;
Je veux la voir, dussai-je expirer à sa vûe.

(Il sort.)

SCENE II.

JULIETTE *seule.*

Je commence à douter qu'il soit si doux d'aimer;
D'abord, la seule idée avoit sû me charmer;
Je le croyois le bien le plus grand de la vie,
Ce que j'en vois m'en fait presque passer l'envie.
Quand l'amour tourne a mal, c'est un cruel vainqueur,
Il est vrai, cependant, que faire de son cœur?

SCENE III.

ANGE'LIQUE, JULIETTE.

JULIETTE *à Angélique qui rêve.*

Comment, vous voilà seule?

ANGE'LIQUE.

Ah! Laisse-moi tranquille.

(Elle se promene.)

JULIETTE. *à part.*

Allons tout au plus vite en avertir Sainville.

(Elle sort.)

SCENE IV.

ANGELIQUE, LA GOUVERNANTE. *achevant de lire une lettre.*

LA GOUVERNANTE.
(*à Angélique.*)

AH! Ciel, je te rens grace..Eh, daignez me parler.

ANGELIQUE.

Non, cruelle.

LA GOUVERNANTE.

Arrêtez. Où voulez-vous aller ?

ANGELIQUE.

Que m'importe à présent, pourvû que je vous fuye ?
Ne vous attendez plus, après m'avoir trahie,
Que je veuille avec vous passer mes tristes jours.
Non, entre vous & moi c'en est fait pour toujours.
Je supporterai tout ; pourvû qu'on nous sépare.

LA GOUVERNANTE.

Vous prononcez-bien vîte un arrêt si barbare.

ANGELIQUE.

C'est qu'il est dans mon cœur.

LA GOUVERNANTE.

Juste ciel, quel aveu!

ANGELIQUE.

Non, ce faux désespoir vous avancera peu.
Je ne croirai jamais que vous m'ayez aimée.

LA GOUVERNANTE.

Eh, de quels sentimens suis-je donc animée ?

ANGELIQUE.

D'un zéle amer, toujours trop inconsideré,
Porté jusqu'à l'excès le plus immodéré,
Et qui vient de m'ôter le bonheur de ma vie.

LA GOUVERNANTE.

Il n'étoit qu'apparent.

ANGE'LIQUE.

Laiſſez-moi, je vous prie;
Dans toutes vos raiſons je ne veux plus entrer.
Quelle fatalité nous a fait rencontrer;
Je rendois grace au Ciel d'un préſent ſi funeſte,
Aveugle que j'étois!

LA GOUVERNANTE.

Le Ciel que j'en atteſte,
Connoît ſi je vous aime. Hélas! Juſqu'à ce jour
Qu'ai je fait qui ne ſerve à prouver mon amour,
A mériter le votre?

ANGE'LIQUE.

Ah! Grands Dieux, à quel titre?

LA GOUVERNANTE.

Je pourrois à préſent vous en rendre l'arbitre.

ANGE'LIQUE.

Quel interêt cruel vous attache ſi fort?
Pourquoi vous êtes-vous ſubordonné mon ſort?
D'où vous arrogez-vous ce pouvoir tyrannique?

LA GOUVERNANTE.

Eh, non, il ne l'eſt pas.... Ah, ma chere Angélique!

ANGE'LIQUE.

Moi?

LA GOUVERNANTE.

Vous, pour un moment, laiſſez couler mes pleurs.

ANGE'LIQUE.

Ne me voilà-t-il pas ſenſible à ſes douleurs,
Et preſque hors d'état de ſoutenir ſes larmes?
Quel eſt cet aſcendant? où prenez-vous vos armes?

LA GOUVERNANTE.

Au fond de votre cœur, qui ne peut ſe trahïr
Et qui ne parviendra jamais à me haïr.

ANGE'LIQUE.

Je ne vous conçois pas.

LA GOUVERNANTE.

Vous êtes étonnée
De me voir si sensible à votre destinée ?
Vous demandez pourquoi, craignez de le savoir,
Pour un ménagement que j'ai crû vous devoir,
Je m'étois à jamais condamné à me taire ;
Vous le voulez, il faut dévoiler ce mystère,
Et vous causer peut-être un éternel regret.
(à part.)
Que vais-je découvrir ?

ANGE'LIQUE.

Quel est donc ce secret ?

LA GOUVERNANTE.

Vous dépandez....

ANGÉLIQUE.

Comment ? De qui puis-je dépendre ?
Autant qu'il m'en souvient, vous m'avez fait entendre
Que vous connoissiez ceux à qui je dois le jour..
Ne m'avez- vous pas dit qu'en un autre séjour
Un généreux trépas m'avoit ravi mon pere,
Que je ne devois plus compter sur une mere,
Qu'en ma plus tendre enfance à peine ai-je pû voir,
Vous a-t-elle en mourant laissez tout son pouvoir ?...
Vous la pleurez ?

LA GOUVERNANTE.

Le Ciel n'a point fini sa vie.

ANGE'LIQUE.

Que dites-vous ? La mort ne me l'a point ravie.
Achevez donc,

LA GOUVERNANTE.

Je n'ose.

ANGE'LIQUE.

Elle vit ?

LA GOUVERNANTE.

Hélas ! Oui ;
Et c'est pour vous aimer.

ANGÉLIQUE.

O bonheur inoüi !
Je vous pardonne tout. Ah, Ciel ! Quelle est ma joie !
Ma bonne, absolument il faut que je la voie.

LA GOUVERNANTE.

Cessez,

ANGÉLIQUE.

Par ces refus cruels, injurieux,
Vous me desespérez.... Que vois - je dans vos yeux ?

LA GOUVERNANTE.

Lui pardonnerez-vous son état & le votre ?

ANGÉLIQUE.

Ah ! Vous êtes ma mere ; oüi, je n'en veux point d'autre :
Tout me le dit ; cédez, & qu'un aveu si doux
Couronne tous les biens que j'ai reçûs de vous.

LA GOUVERNANTE.

Hé bien, vous la voyez. Puisque je vous suis chere,
La nature triomphe, & vous rend votre mere.

ANGÉLIQUE.

Ah, Ciel ! Mais quel remord vient déchirer mon cœur !

(Elle se jette à ses genoux.)

C'est vous que j'ai traitée avec tant de rigueur !

LA GOUVERNANTE *en la relevant.*

Ma fille, oublions tout. Je crains qu'on ne m'entende ?
Cachons notre secret, je vous le recommande.
M'en croirez-vous ? Laissons régner ici la paix,
Vous voyez notre état ; renoncez pour jamais
A l'espoir d'un hymen hors de tout apparence.
Que sacrifiez-vous ? Une folle espérance.
Dans le sein de l'oubli, cherchons un sort plus doux ;
Abandonnons le monde, il n'est pas fait pour nous.

ANGÉLIQUE.

Je me rens, & je sens que ce n'est que la fuite
Qui pourra garantir mon ame trop séduite.

Mais, hélas ! comment fuir ?

LA GOUVERNANTE.

Le Ciel en a pris ſoin ;
De la Baronne, enfin, vous n'avez plus beſoin.
Un parent éloigné, dont j'étois héritiére,
A depuis quelques jours terminé ſa carriére ;
Je viens de le ſavoir, & que dès-à-préſent
Nous jouiſſions d'un bien qui ſera ſuffiſant
Pour vivre loin du monde en une aiſance honnête :
Partons ſecretement, que rien ne nous arrête ;
Et, pour nous dérober, allons tout préparer.

ANGE'LIQUE.

Quoi, ſi-tôt pour jamais il faut s'en ſéparer ?

LA GOUVERNANTE.

Nous ne ſaurions trop tôt quitter cette demeure.

ANGE'LIQUE.

Que va-t-il devenir ? Quoi, partir tout-à-l'heure,
Sans ſe revoir du moins pour la derniére fois.

LA GOUVERNANTE.

Obtenez ce triomphe.

ANGÉLIQUE. *en ſe jettant dans les bras de ſa mere.*

Il le faut, je le dois....
Arrachez-moi d'ici ; je me perds ſi je reſte.



SCENE V.

SAINVILLE, ANGE'LIQUE, LA GOUVERNANTE.

SAINVILLE *en les arrêtant.*

Ah ! Vous me trahissez.

LA GOUVERNANTE.

Quel contre-temps funeste !

SAINVILLE.

Cruelle ! Il est donc vrai que vous lui pardonnez ?
A ses séductions vous vous abandonnez ?
Elle triomphe encor.

ANGE'LIQUE.

Arrêtez ! C'est ma mere....
(en lui baisant la main.)
Si vous saviez combien elle doit m'être chere !

SAINVILLE. *à part.*

Quel obstacle cruel !.....O sort plein de rigueur !
(Haut.)
Madame.... Dites vous... Elle auroit ce bonheur ?

ANGE'LIQUE.

J'en fais gloire.

SAINVILLE.

Elle doit en faire aussi la sienne.
(après avoir rêvé.)
(à Angelique.) (se jettant aux pieds de la Gouvernante.)
C'est votre mere !....Hé bien, soyez aussi la mienne.
Eh, Madame, d'où vient cette opposition ?
Je ne reconnois point de disproportion !
La nature & l'amour ne l'ont jamais admise.

LA

LA GOUVERNANTE.

Tant de félicité ne nous eſt pas permiſe.
Un inutile eſpoir vous enyvroit tous deux ;
La fortune s'oppoſe aux ſuccès de vos vœux.

SAINVILLE.

Ah ! Vous m'allez quitter, votre fuite s'apprête,
Vous méditez ma mort !

LA GOUVERNANTE *à ſa fille.*

Que rien ne nous arrête.

ANGÉLIQUE *en s'en allant.*

Nous ne nous verrons plus, recevez mes adieux.

SAINVILLE.

Que dites-vous ;

ANGE'LIQUE.

Liſez le reſte dans mes yeux.

SAINVILLE.

Barbares, arrêtez.....

SCENE VI. & derniere.

SAINVILLE, ANGÉLIQUE, LA GOUVERNANTE, LE PRE'SIDENT, LA BARONNE.

SAINVILLE.

AH ! Madame. Ah ! mon pere.
Vous n'avez plus de fils.

LA GOUVERNANTE. *à Angélique.*

Vous voyez ce qu'opere
Votre indiſcrétion.

SAINVILLE.

(*à la Baronne.*) Je n'y ſurvivrai pas.

Ah ! Madame, c'est vous qui voulez mon trépas.

LA BARONNE.

Qui ? Moi ?

SAINVILLE.

Vous permettez qu'Angélique me fuie :
Sa mere me l'arrache, elle emporte ma vie.

LA BARONNE.

Voilà ce que j'ignore.

SAINVILLE.

Arrêtez donc leurs pas ;
Mais un pere cruel ni consentira pas.

LE PRESIDENT.

Qui vous dit que j'exige un si grand sacrifice ?
Nos enfans n'ont jamais sû nous rendre justice.
(à la Gouvernante.)
Madame, épargnons-nous des discours superflus.
Nous nous connoissons tous, ne dissimulons plus ;
Ce désaveu cruel n'a rien qui m'en impose.
J'ai voulu réparer les maux dont je suis cause :
Vos refus m'ont porté le poignard dans le sein ;
(en montrant la Baronne.)
Madame en est témoin. Est-ce votre dessein,
Que le pere & le fils périssent l'un pour l'autre.
C'en est fait, si mon sang ne s'associe au votre.
Ah ! Daignez nous admettre aux titres les plus doux.

ANGELIQUE.

Ma mere, il y consent.

LE PRESIDENT.

Pourquoi nous fuyez-vous ?

LA GOUVERNANTE.

Si nous fuyons, ce n'est que par reconnoissance.

LA BARONNE.

Ah ! Comtesse, agréez cette heureuse alliance.

SAINVILLE.

Ciel Qu'entens-je ?